

N° 96

PRINTEMPS / ÉTÉ 2018

# CULTURE CORÉENNE

하  
가  
마  
하

## DOSSIER SPÉCIAL

Jeonju, une ville  
aux multiples attraits

## LA CORÉE ET LES CORÉENS

La Corée à la  
conquête du monde

## ACTUALITÉ CULTURELLE

Webtoon,  
l'avenir des bulles

## INTERVIEW

Gong Ji-young

Photo couverture :

Jeonju, le quartier des maisons traditionnelles.

**Directeur de la publication :**

PARK Jaebeom

**Comité éditorial :**

Georges ARSENIJEVIC

JEONG Eun-Jin, RYU Hye-in, WOO Ji-young

**Ont participé à ce numéro :**

Adrien LEE, JEONG Eun Jin, Hervé PÉJAUDIER, Jean-Yves RUAUX,  
Pierre CAMBON, Élise DUCAMP, Laurent MÉLIKIAN,  
Ariane de LA CHAPELLE, Jacques BATILLIOT

**Conception graphique :**

YOO Ga-young

Culture Coréenne est une publication du  
Centre Culturel Coréen

2, avenue d'Iéna, 75116 Paris

Tél. 01 47 20 83 86 / 01 47 20 84 15

Tous les anciens numéros de notre revue sont  
consultables sur  
[revue.coree-culture.org](http://revue.coree-culture.org)

# SOMMAIRE

02 Éditorial

---

## DOSSIER SPÉCIAL / Jeonju, une ville aux multiples attraits



03 Jeonju, le charme et le parfum d'antan

08 Jeonju, ville d'histoire et de traditions

12 Le festival de musique de Jeonju : la tradition, une affaire d'aujourd'hui

16 Il n'est de bon bec qu'à Jeonju

---

## LA CORÉE ET LES CORÉENS



20 La Corée à la conquête du monde

23 Impressions de Corée

## ACTUALITÉ CULTURELLE



28 Webtoon, l'avenir des bulles

32 Utilisation du papier *Hanji* de qualité Goryeo pour la conservation et la restauration d'œuvres d'art

---

## INTERVIEW



34 Gong Ji-young, une romancière libre

## NOUVEAUTÉS



37 Livres à découvrir

# ÉDITORIAL

Chers lecteurs,

Dans ce numéro, notre dossier spécial – qui comprend quatre articles – est consacré à Jeonju, une ville riche de son histoire et de son passé, et dont on dit qu'on y mange le meilleur bibimbap de Corée. Dans le premier article de ce dossier, Adrien Lee fait un tour d'horizon des multiples attraits de Jeonju, nous permettant de découvrir les choses qu'il faut absolument voir et les lieux les plus intéressants à visiter. Dans le deuxième article, Jeong Eun Jin évoque, elle, les traditions et l'histoire de cette ville où le fondateur du royaume de Joseon Yi Seong-gye (futur roi Taejo) a proclamé en 1380, sur la terre de ses ancêtres, son intention de renverser le royaume de Goryeo. Dans le troisième, Hervé Péjaudier nous présente, lui, le très célèbre et populaire Jeonju International Sori Festival, tandis que le quatrième article est consacré à la tradition culinaire de Jeonju et à ses spécialités les plus emblématiques qui nous sont présentées par Jean-Yves Ruaux.

Pour ce qui est de la rubrique « La Corée et les Coréens », Pierre Cambon nous propose une excellente analyse et interprétation d'une peinture chinoise du 18<sup>e</sup> siècle appartenant au Musée Guimet ( "Emissaires étrangers à la porte du palais"), qui en dit beaucoup sur la perception qu'avaient des Coréens les Chinois de l'époque. Alors qu'Élise Ducamp, éditrice qui a passé deux années à Séoul, nous livre, quant à elle, dans son papier ses impressions sur la Corée et ses habitants.

Dans notre rubrique « L'actualité culturelle », Laurent Mélikian nous décrit le phénomène Webtoon et les histoires en images conçues pour téléphones et tablettes numériques qui sont, en Corée, en train de supplanter la BD traditionnelle. D'autre part, est évoqué dans le second article le choix fait par le musée du Louvre d'utiliser le papier coréen hanji pour la conservation et la restauration de ses œuvres d'art, choix constituant une belle reconnaissance et témoignant de la haute qualité de ce papier traditionnel coréen ; il nous sera explicité par Mme Ariane de La Chapelle qui est responsable des recherches appliquées au département des arts graphiques du Louvre.

Enfin, nous avons également profité de la venue en France de l'écrivaine coréenne Gong Ji-young, à l'occasion de la parution chez Picquier de son livre « Ma très chère grande sœur », pour lui poser, à l'occasion de son passage à Paris, quelques questions sur sa vie et son œuvre qui remporte en Corée un grand succès.

J'espère de tout cœur que ce N° 96 de Culture Coréenne, que nous avons préparé pour vous, saura vous séduire et profite de l'occasion pour vous souhaiter à tous d'agréables vacances d'été... en compagnie de notre revue qui vous permettra d'y emmener avec vous une parcelle de Corée.

Avec mes très cordiales salutations.

PARK Jaebeom  
Directeur du Centre Culturel Coréen



# Jeonju

## Le charme et le parfum d'antan

Par Adrien LEE

Présentateur télé et radio

**Jeonju, située au centre de la péninsule à 250 kilomètres au sud-ouest de Séoul, est une ville touristique unique en son genre. Je ne dis pas cela parce que c'est le *gohyang* (ville natale) de mon père, mais parce que cette ville historique apparue au royaume de Baekje (18 av. J.C. - 660) est culturellement très riche et fascinante sur bien des points. Comme ce dossier spécial va vous le faire découvrir, Jeonju est une ville d'histoire, d'arts et de traditions. C'est un centre touristique réputé pour sa gastronomie et les festivals internationaux qui y sont organisés tout au long de l'année. Je me propose, en faisant un petit tour d'horizon des choses à voir, de vous donner l'envie d'aller un jour visiter cette cité aux multiples visages.**

Jeonju, ville de taille moyenne (650 000 habitants) et capitale de la région du Jeollabukdo (Jeolla du nord), constitue depuis plusieurs siècles un important centre régional. Elle était autrefois considérée comme la capitale spirituelle de la dynastie Joseon (1392-1910) en raison de l'ancrage régional de la dynastie Yi dans la province de Jeolla. Malgré les nombreuses invasions qu'elle a subies au cours de son histoire, Jeonju a su conserver son originalité et préserver ses traditions. Pendant l'occupation japonaise (1910-1945), l'esprit de résistance y était omniprésent. Ce n'était pas seulement une ville révoltée, c'était une ville engagée défendant ses valeurs et sa culture. Des traces de la colonisation sont d'ailleurs toujours visibles, notamment dans l'architecture de certains bâtiments anciens, mais ce sont surtout les trésors et monuments historiques de la ville qui retiendront notre attention.

Avec son côté encore très provincial et toujours quelque peu agricole, la ville de Jeonju reste légèrement en marge par rapport aux autres grandes villes de la péninsule. Ses habitants attachent une grande importance à son histoire, et n'hésitent pas à faire des sacrifices économiques pour protéger son riche patrimoine culturel. Cette tendance à la préservation des valeurs anciennes se retrouve notamment dans l'esprit du JIFF, le Jeonju International Film Festival, qui met l'accent plus sur la qualité artistique des œuvres promues en reléguant au second plan les aspects commerciaux. Un peu moins connu que le BIFF (Busan International Film Festival), le JIFF est toutefois une des attractions majeures de la ville, attirant près de 50 000 visiteurs chaque printemps. Le cinéma étant une fenêtre sur le monde, la ville de Jeonju ouvre régulièrement ses portes à de nombreux projets de tournages cinématographiques. Si vous êtes amateurs de films et souhaitez découvrir la ville, la période du JIFF est idéale puisque ce festival a lieu au printemps, une des plus belles saisons en Corée.



Pungnammun, la Porte du Sud de Jeonju, trésor national coréen.



Jultagi, spectacle acrobatique traditionnel.

Si vous préférez l'automne et son feuillage éblouissant, l'autre grand festival à ne pas manquer est le Jeonju International Sori Festival, principal évènement musical en Corée consacré aux traditions musicales anciennes et aux musiques du monde. Depuis sa création, le festival est le rendez-vous de tous les grands noms de musiques traditionnelles coréennes et bien sûr celui du Pansori, art vocal et de scène emblématique de la Corée qui est depuis quelques années inscrit au patrimoine immatériel de l'humanité de l'UNESCO. Fondé en 2001, ce festival a connu un succès grandissant qui a conduit depuis 2011 à une ouverture sur le monde et une rencontre avec des talents internationaux.

Ces festivals donnent l'occasion de découvrir Jeonju dans toute sa splendeur et de parcourir son célèbre *Hanok Maeul* où se déroulent la plupart des concerts. Ce village (*maeul*) de maisons traditionnelles (*hanok*), est particulièrement réputé et constitue une des attractions touristiques phares de la ville. Il abrite quelques 800 *hanok* et maisons de thé traditionnelles coiffées de tuiles, la plupart ayant été construites pendant la dernière partie de la période Joseon. Nombre de ces habitations ont été rénovées grâce à une campagne de conservation du patrimoine architectural coréen.



Rue commerçante du village traditionnel Hanok Maeul.

Une petite promenade à pied au cœur de ce village vous fera voyager dans le temps et découvrir le style de vie de l'époque. Avec un peu de chance, vous pourrez également assister à des spectacles traditionnels en tous genres et en particulier au *Jultagi*, spectacle acrobatique sur une corde suspendue réalisé par de remarquables funambules. Je vous suggère aussi de vous arrêter un instant sur la colline située au centre de ce village offrant une vue imprenable sur les toits avec en arrière-plan les édifices de la ville moderne.

Pour celles et ceux qui souhaitent s'immerger davantage dans la culture coréenne, il est possible de séjourner dans une de ces maisons traditionnelles qui font l'attrait de Jeonju, mais encore faut-il accepter de dormir par terre avec pour seul confort un *yo* (édredon épais servant de matelas) et un *ibul* (sorte de couette).

Bien entendu, une culture étrangère s'appréhende aussi par le biais des visites de musées. Tout au long de l'année, les musées de la ville vous permettront d'approcher les diverses facettes de la culture coréenne comme par exemple la fabrication du *Hanji*. Encore assez peu connu en Occident, ce papier traditionnel d'une qualité réputée exceptionnelle est un des

fleurons de l'artisanat du Pays du matin calme. Avec plus de 3 000 pièces, le musée du *Hanji* de Jeonju est le premier musée consacré à ce papier et à son histoire millénaire. On y présente les différentes étapes de fabrication de ce matériau produit à partir de fibres d'écorce de mûrier et utilisé sur les murs et fenêtres des maisons traditionnelles. Résistant, doux et de couleur blanc cassé, le *Hanji* est également utilisé pour la calligraphie, le dessin, ainsi que pour fabriquer des meubles, des boîtes, des emballages, et des objets divers. Pour les amateurs d'arts graphiques, il faut ajouter sur la liste des lieux à ne pas manquer le musée de la calligraphie de Gangam. L'existence de ce musée à Jeonju est pleinement justifiée. En effet, cette ville est qualifiée « ville des arts » (*yehyang*) et connue pour avoir vu naître un grand nombre de lettrés, poètes, artistes, docteurs en médecine traditionnelle... Par ailleurs, dans l'histoire de la Corée, elle a régulièrement abrité des dissidents aux pouvoirs en place.

Un peu à l'écart de la ville, le Musée national de Jeonju vaut également le détour. Ouvert en 1990, il a pour vocation de rassembler, préserver et présenter le riche héritage culturel du Jeolla. Vous y découvrirez une galerie d'art bouddhique et de nombreux trésors du

royaume de Baekje, ainsi que des royaumes Mahan et Seonsa qui étaient aussi présents dans la région. Pour être franc, ce musée n'est pas vraiment unique en son genre. Mais il est toujours intéressant de se plonger dans l'histoire d'un pays à travers ses arts et, comme l'entrée y est gratuite, pourquoi ne pas y faire un tour.

Pour revenir vers le centre-ville, vous pouvez tout simplement indiquer « Gaeksa » au chauffeur de taxi. C'est un lieu de rendez-vous très populaire, plutôt commercial, qui tient son nom du bâtiment historique qui a été construit aux alentours de 1470 et qui servait à accueillir les hôtes de marque ainsi qu'à célébrer certains rites en l'honneur du roi. Sur le chemin, vous passerez peut-être devant l'ancienne porte du sud de la ville, Pungnammun. Construite au XIVe siècle, reconstruite en 1768, et rénovée en 1978, cette porte fait partie des trésors nationaux coréens (trésor n° 308).

Dans un tout autre style, cette fois-ci romano-byzantin, la cathédrale de Jeondong située à proximité du village traditionnel de hanok, décrit plus haut, vous permet d'entrevoir une des facettes religieuses de la société

coréenne. Classée site historique, cette belle cathédrale faite de briques rouges et blanches a été construite entre 1908 et 1914 par le prêtre français François-Xavier Baudouin (1859-1915) à l'endroit même où en 1791 de nombreux chrétiens ont été martyrisés. D'abord introduit par des ouvrages jésuites au XVIIIe siècle puis par les missions protestantes arrivées au XIXe siècle, le christianisme s'est implanté progressivement dans la péninsule mais non sans obstacles. Aujourd'hui, le christianisme (protestantisme et catholicisme) est la première religion de Corée du Sud, devançant le bouddhisme, autrefois prédominant. Un coréen sur trois est chrétien.

J'ai gardé le meilleur pour la « fin »... ou plutôt pour la « faim » ! Jeonju est considérée par les Coréens comme la capitale gastronomique du pays. Véritable destination culinaire et paradis gourmand, la ville a même été classée « Cité de la gastronomie » par l'UNESCO. « Mangez une fois à Jeonju, vous ne l'oublierez jamais ! » c'est ce que disent les Coréens. Cette province verdoyante est aussi une région agricole fertile, ce qui explique la grande variété et l'abondance de produits et plats locaux.



▲ Le Musée National de Jeonju. ©KTO

▼ Une salle du musée. ©DVC21



Commençons par un des plats coréens les plus connus : le *Jeonju Bibimbap* ! Servi traditionnellement dans une vaisselle en laiton, il consiste en du riz accompagné de légumes de saison, de pâte de piment (*gochujang*) et d'huile de sésame. On le sert également dans un grand bol en pierre brûlant (*dolsot*), ce qui permet de manger bien chaud. Le *Jeonju Bibimbap* se distingue par rapport au *bibimbap* classique par ses ingrédients. Il comprend par exemple du tartare de bœuf coréen (*yukhoe*) qui lui donne son goût si particulier. Riche en glucides, matières grasses, protéines, vitamines et sels minéraux, c'est un plat diététique, agréable à regarder, et délicieux à manger.

Enchaînons avec le *Jeonju Hanjeongsik* ! Le repas dans son intégralité rassemble en une fois tous les bienfaits de la nature de la région du Jeolla : fruits de mer pêchés dans la mer de l'Ouest, produits agricoles locaux, et herbes sauvages récoltées dans les montagnes proches de la ville. C'est ainsi qu'une même table réunit jusqu'à une trentaine de plats différents et donne un bon aperçu de la diversité de la cuisine coréenne. Ne soyez pas surpris si la table déborde de

*banchan*, petits plats d'accompagnement, que vous pouvez redemander gratuitement si vous en aimez le goût au point d'avoir envie d'en reprendre.

Quant à ceux qui aiment cuisiner eux-mêmes, le grand et attrayant marché du centre (*Jungang sijang*), leur permettra de trouver tout ce qu'il faut... et même plus !!

Terminons notre petit tour culinaire par le *Kongnamul Gukbap*. C'est un des plats les plus populaires de Jeonju et le plat préféré de mon père. Attention, chaud devant ! Servie encore bouillante, cette soupe faite de pousses de soja est accompagnée d'un bol de riz que les Coréens mettent généralement directement dans leur soupe avant de la manger. C'est un plat peu coûteux qu'ils consomment entre autres le lendemain d'un dîner un peu trop arrosé.

Si vous avez mangé et souhaitez simplement prendre un verre le soir, le meilleur endroit pour goûter à la vie nocturne est probablement le quartier autour de l'Université Jeonbuk, la grande université nationale de Jeonju. Comme pour tous les quartiers universitaires coréens des grandes villes, vous n'aurez que l'embarras du choix avec des centaines de bars et cafés ouverts tard dans la nuit et parfois même 24 heures sur 24. Et si, ayant goûté aux différents alcools coréens, vous vous posez des questions sur les procédés de fabrication et de fermentation, il existe dans la ville un musée dédié tout spécialement au vin coréen, le musée traditionnel du vin coréen de Jeonju.

Pour une promenade digestive, je vous suggère, enfin, une petite marche en plein-air dans le parc de Deokjin, situé non loin de l'Université Jeonbuk. Vous pourrez y louer un petit bateau et admirer la vue sur le pont suspendu qui traverse l'étang. La nuit tombée, aux lumières du pont s'ajoutent celles de la fontaine musicale. Notez que ce parc est tout particulièrement fréquenté au mois de juillet en raison de l'abondante et magnifique floraison des fleurs de lotus, symbole de pureté et d'élévation dans le bouddhisme.

Quittons-nous sur cette image spirituelle de la fleur de lotus. Ma description de la ville de Jeonju vous a-t-elle mis l'eau à la bouche ? Si c'est le cas, il ne vous reste plus qu'à choisir votre moyen de transport pour vous y rendre. Plusieurs options s'offrent en effet à vous : le KTX, train à grande vitesse, vous emmènera en deux heures de Séoul jusqu'à destination ; le bus express vous déposera à la gare routière dans le centre-ville en deux heures et demie ; des bus limousine au départ de l'aéroport d'Incheon circulent aussi toutes les trente minutes et vous amènent en trois heures et demie près de la mairie de Jeonju. Et si vous êtes très courageux, pensez au vélo !



Le parc de Deokjin, un bel espace de verdure dans la ville. ©KTO

# Jeonju, ville d'histoire et de traditions

Par JEONG Eun Jin

Maitre de conférences à l'INALCO

Jeonju est le chef-lieu de la province du Jeolla-Nord située dans le sud-ouest de la péninsule coréenne. C'est là que serait né le clan Yi qui régna sur la Corée pendant cinq cents ans (1392-1910). C'est en 1380, sur la terre de ses ancêtres, plus précisément à la Terrasse du paulownia (Omokdae) où il s'arrêta pour célébrer sa victoire contre les envahisseurs japonais, que Yi Seong-gye, futur fondateur et roi de Joseon, aurait laissé paraître son intention de renverser la cour de Goryeo, en récitant un poème de l'empereur Gaozu de la dynastie chinoise des Han :

*Un vent violent s'était levé,  
Les nuages montaient et volaient...*

*Mon prestige s'est imposé au monde,  
Et je reviens au sol natal.*

*Où trouverai-je des héros  
Pour garder les quatre horizons<sup>1</sup> ?*



Pavillon Omokdae, où Yi Seong-gye aurait exprimé son intention de renverser Goryeo © KTO

Tout au long de la dynastie Joseon, Jeonju accueillera les bureaux et la résidence du gouverneur de la province du Jeolla et restera une des villes coréennes les plus importantes, aussi bien par la taille de sa population que pour son prestige. Celui-ci remonte en réalité à bien plus loin encore. Alors que le royaume de Silla a unifié en 668 une grande partie de la péninsule en obtenant la reddition de ses voisins, Goguryeo et Baekje, un de ses généraux, Gyeon Hwon, se rebelle et lève une armée en 892. Il fonde en 900 un nouvel Etat nommé Hubaekje (Baekje postérieur), entraînant à nouveau un morcellement de la péninsule. Il fait de Jeonju la capitale de ce nouveau royaume, la cité bénéficiant notamment de sa situation à l'amont du fleuve Mangyeong, ce qui lui permet de procéder à des échanges avec la Chine.

Depuis la découverte en 2015 des vestiges d'une forteresse de Hubaekje, les autorités de Jeonju ont intensifié les fouilles archéologiques à la recherche d'autres restes susceptibles de redorer le blason de la ville.

Dans son célèbre roman fleuve *Honbul* [La Lumière de l'âme], une saga familiale sur fond d'occupation japonaise, Choe Myeong-hui (1947-1998), originaire de Jeonju, montre à travers un personnage d'historien l'attachement des gens de sa ville à cette filiation :

« Joseon est peut-être Baekje. Silla a fait chuter ce dernier avec l'aide des Tang, puis a été absorbé à son tour par Goryeo. Celui-ci a été remplacé par Joseon. C'est à Jeonju, capitale de Hubaekje, fondé avec la nostalgie pour Baekje, que Yi Seong-gye, descendant de Baekje, s'est soulevé pour battre Goryeo qui avait du sang de Shilla et pour fonder Joseon. Joseon est peut-être Baekje ressuscité<sup>2</sup>. »

Au vu de son passé glorieux, rien d'étonnant à ce que la ville constitue une excellente porte d'entrée pour découvrir la culture de la province du Jeolla qui est d'une incroyable richesse. Une de ses spécialités, le papier, nous plonge dans un monde peuplé d'histoires. La renommée mondiale du papier coréen traditionnel n'est plus à faire. Pour l'anecdote, c'est le matériau que Victor Segalen choisit en 1912 à Pékin pour publier son recueil de poèmes *Stèles*, inspiré de monuments chinois. Sa « collection coréenne » accueillera deux autres ouvrages, dont *Connaissance de l'Est* de Paul Claudel. Celui-ci s'enthousiasme dans une correspondance adressée à Segalen : « Quel papier ! Où l'avez-vous trouvé ? Cette espèce de feutre nacré où l'on voit par transparence des algues, des cheveux de femmes, des nerfs de poissons, des cultures d'étoiles ou de bacilles, la vapeur de tout un monde en formation<sup>3</sup> ! » La production et le commerce de ce papier vergé original étaient très localisés dans les sites des provinces du Jeolla et du Gyeongsang où l'on trouvait d'abondants mûriers, lesquels constituaient le matériau de base, une eau peu ferrugineuse et des facilités de transport – notamment à Jeonju dont le papier était considéré comme étant de première qualité. Utilisé depuis l'époque de Goryeo pour la correspondance diplomatique et les documents destinés au roi, il est fabriqué selon des procédés artisanaux qui ont perduré au fil des siècles. Ce papier traditionnel, appelé *hanji* est aujourd'hui sagement exploité grâce au grand sens du design des Coréens, à travers de très nombreux produits d'une finesse remarquable : éventails, boîtes à couture, coffrets, lanternes, lustres et même meubles.

▼ Le roi Taejo, né Yi Seong-gye, fondateur de la dynastie Joseon. © Royal Portrait Museum





Le Musée du Hanji à Jeonju présente notamment une vaste collection d'objets fabriqués avec le papier traditionnel coréen. © KTO



Lustre en *hanji* témoignant de l'esprit créatif des artisans d'art coréens d'aujourd'hui qui renouvellent avec brio un savoir-faire ancestral.

La ville de Jeonju était également un des hauts lieux de la xylographie. Vivaient dans les environs des gens qui pratiquaient le brûlis pour amender le sol et revendre du charbon. Ces lieux étaient connus des artisans en xylographie qui s’y procuraient le bois nécessaire à la gravure de divers documents, en particulier des récits. Ceux-ci circulaient essentiellement grâce à deux modes de reproduction, la xylographie et les manuscrits. (Les Coréens sont fiers d’avoir inventé l’imprimerie à caractères mobiles en alliage métallique dans la seconde moitié du XIV<sup>e</sup> siècle, bien avant Gutenberg, mais la technique était monopolisée par l’Etat qui la réservait à l’impression des classiques du confucianisme.) Ces modes de diffusion et l’absence de ce qu’on pourrait appeler des structures éditoriales favorisaient la profusion de versions pour chaque récit. Le plus ancien exemple gravé à Jeonju est une version de 1803 en chinois classique du *Rêve de neuf nuages* de Kim Man-jung (1637-1692) et on compte plus de cinquante versions d’une vingtaine de récits écrits en coréen imprimées entre 1823 et 1932. La particularité des versions de Jeonju réside dans leur longueur plus développée que pour celles de Séoul, autre pôle important de l’industrie du livre<sup>4</sup>.

de saltimbanques professionnels et le *pansori* devient une attraction incontournable. Les textes plus ou moins longs transmis oralement finissent par être écrits et réécrits pour être lus en dehors de ces représentations éphémères et les manuscrits sont reproduits via la xylographie à mesure que la demande augmente. Bien qu’il acquière des titres de noblesse au fil des années en comptant parmi les amateurs des membres de la haute société, le *pansori* reste un art populaire, ce qui explique que les récits édités à Jeonju, du moins ceux qui sont influencés par le *pansori*, sont longs et agrémentés de détails drôles et pittoresques qui reflètent la verve de la classe populaire.

La conscience du peuple forgée à travers cette culture est sans doute un des éléments qui expliquent l’insurrection des paysans de 1894, déclenchée à Jeonju et dans ses environs et dirigée contre les fonctionnaires corrompus et les forces étrangères de plus en plus envahissantes. La romancière Choe Myeong-hui définissait l’esprit de Jeonju comme le « cœur d’une fleur », une sorte de détermination qui permet à une fleur de s’ouvrir en dépit d’un environnement défavorable.



Une table de xylographie reconstituée racontant *L'Histoire de Shimcheong*. Il reste aujourd'hui très peu de planches témoignant du rôle important de Jeonju dans le rayonnement des récits populaires.

En plus de l’abondance des matières premières, du savoir-faire – papier et gravure sur bois –, de la bonne santé économique et de l’existence d’une vie culturelle florissante, un autre facteur explique cette prolifération littéraire à Jeonju, à savoir le fait que c’est une région riche en histoires.

En effet, c’est dans la province du Jeolla que voit le jour vers la fin du XVII<sup>e</sup> siècle le *pansori*, art de la scène spécifiquement coréen exécuté par une seule personne qui raconte, chante et joue alternativement, accompagnée d’un joueur de tambour qui lui marque les cadences. Le déclin des rites chamaniques dans lesquels le récit occupe une place importante et le développement des activités commerciales favorisent, à l’époque, l’apparition

On dit à propos de Jeonju que c’est une ville qui allie *moet* et *mat*. Le premier mot désigne un savoir-vivre marqué par le raffinement, le détachement et la recherche du plaisir, le deuxième la saveur. On peut constater partout à Jeonju un effort admirable pour faire vivre les traditions au lieu de les enfermer dans les musées. Les festivals sont nombreux et variés et même les sites ultra-touristiques comme le village des maisons traditionnelles restent très authentiques grâce aux activités artisanales qui s’y déroulent en permanence et qui sont connectées à la vie quotidienne des habitants. Quant à la saveur, la ville, située au cœur d’une plaine fertile et d’une riche région agricole, est fière de sa gastronomie, encore un domaine où on peut constater un mélange réussi de traditions populaires et de goûts sophistiqués qui se décline pour le plus grand plaisir du palais.

<sup>1</sup> « Chant du grand vent », Yves Hervouet (trad.), *Anthologie de la poésie chinoise classique*, Paul Demiéville (dir.), Paris : Gallimard, 1962, p. 72.

<sup>2</sup> Choe Myeong-hui, *Honbul*, Séoul : Hangilsa, 1996, vol. 8, p. 151.

<sup>3</sup> Victor Segalen, Paris : Editions de l’Herne, Cahiers de l’Herne, 1998, p. 217.

<sup>4</sup> Source : Yi Tae-yeong, « Constitution et exploitation d’une base de données d’une culture régionale traditionnelle – le cas des versions de Jeonju des récits coréens anciens », *Minjok munhwa nonchong* [Etudes de la culture coréenne], 30, 12/2004, p. 273-304.



Jeonju International Sori Festival 2017.  
*Cheonmyeong* (L'Ordre du ciel), spectacle musical flamboyant s'inspirant du pansori.

## Le festival de musique de Jeonju

### La tradition, une affaire d'aujourd'hui

Par Hervé PÉJAUDIER

Directeur artistique du festival K-Vox/Voix coréennes

L'image de la ville de Jeonju demeure indéfectiblement liée au *bibimbap*, au *hanok*, et au *pansori*. Si ces trois éléments consubstantiels à la culture coréenne au sens large semblent renvoyer à des traditions ancestrales figées, ne s'agit-il pas d'un bel effet de trompe-l'œil ? Par exemple, quoi de moins figé que le *bibimbap*... Ce plat emblématique de la cuisine de toujours ne peut-il être considéré comme le modèle emblématique de la culture coréenne, véritable éloge du métissage, mélange, comme son nom l'indique (c'est le sens du mot *bibim*), d'ingrédients toujours renouvelés, aux saveurs et aux textures savamment contrastées, et unies dans un vrai *melting pot* ? Quant au *hanok*, étymologiquement la « maison coréenne », Jeonju nous offre aujourd'hui un magnifique quartier où se succèdent ces demeures traditionnelles, pour la plus grande joie de touristes de plus en plus nombreux qui peuvent

les visiter, y dormir, y acheter des souvenirs, y manger du *bibimbap* ou y écouter du *pansori*, ce qui boucle la boucle ! Ce quartier peut ainsi apparaître comme un emblème de l'évolution de la notion de tradition, puisqu'il est né au début du XXI<sup>e</sup> siècle sur l'emplacement de « vrais » *hanok* de guingois, dont beaucoup tombaient en ruine, et qui ont été démolis pour faire place à ces habitats « authentiques » flambant neufs... Que la culture traditionnelle s'inscrive aujourd'hui dans un combat où se joue simultanément sa reconnaissance comme art ancestral et sa nécessaire adaptation au monde présent, le Sori Festival de Jeonju en est sans doute le plus beau témoin.

Le pansori est devenu en quelque sorte le paradigme de la musique traditionnelle, dans cette ville où s'est récemment ouvert un joli musée du genre, mais le



terme *sori* a un sens plus vaste, et englobe toutes sortes de musiques traditionnelles, d'abord coréennes, mais également venues de nombreuses régions du monde. Ce festival, né avec le nouveau millénaire, en octobre 2001, a d'emblée fait preuve de son ambition en présentant sur deux semaines, pour sa première édition, 4000 artistes, soit 142 groupes venus de 15 pays différents. Présidé chaque année par des célébrités, universitaires, chanteurs, anciens ministres, banquiers, etc., le festival a aussitôt acquis une stature internationale, et trouvé son rythme de croisière. L'édition 2017, intitulée « Color of Sori », présidée par le mécène Kim Han et dirigée par le compositeur Pak Jae-chon, s'est déroulée sur 5 jours et a présenté 1100 artistes en 160 concerts répartis dans des lieux très variés. Les grands concerts d'ouverture et de clôture nous ont montré à la fois la place centrale qu'occupe toujours le pansori, avec la prestation de très grands maîtres interprétant des extraits de chacun des cinq pansoris classiques, et la volonté d'ouverture du genre, avec l'intervention de jeunes chanteurs, ou la création d'un « pansori comédie musicale », œuvre à grand spectacle commémorant la révolution Donghak qui a marqué la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Mais il s'agissait aussi de confronter le genre à différentes « couleurs du monde », et les grands maîtres se retrouvaient mêlés en ouverture à des stars de la K-pop, à des danseurs virtuoses, ainsi qu'à différents groupes venus de nombreux pays.

“ *Le pansori est devenu le paradigme de la musique traditionnelle* ”

Si ce festival s'ancre dans l'ouverture géographique, il s'inscrit, pour sa directrice de programmation, Han Ji-young, qui a bien voulu répondre à nos questions, dans une tradition multi-séculaire, puisque, nous rappelle-t-elle, c'est sous le roi Yeongjo que fut créé en 1732 le « Jeonju daesaseup nori », concours annuel où s'affrontaient les meilleurs chanteurs et musiciens, à l'origine de la riche tradition musicale de cette ville. Cette richesse, Han Ji-young, qui a une longue pratique des affaires culturelles à Jeonju et dirige depuis 2009 la programmation du festival, veut la faire fructifier selon trois grands axes, la tradition, la création et la diffusion, axes reliés entre eux. La tradition représente le socle, et le festival bénéficie du concours de grands maîtres du pansori, qui chantent les classiques, mais aussi préparent la relève en présentant des disciples avancés et en organisant des master classes, ainsi que des ateliers ouverts aux enfants. La création est présente, on l'a vu, avec des nouveaux « pansoris opératiques », mais aussi avec des ensembles sur instruments traditionnels comme l'imposant Busan Gugak Orchestra, ou le Gayageum Ensemble Hana, qui



Jeonju International Sori Festival 2017. Concert en pleine nature du groupe français La Tit' Fanfare.

mêlent partitions anciennes et nouvelles, l'idée étant que la musique coréenne est Une, qu'elle soit traditionnelle ou contemporaine, et qu'elle peut toucher le cœur de tous les hommes, quelle que soit leur culture d'origine. C'est aussi dans cet esprit que de nombreux partenariats ont été effectués avec des groupes venus du monde entier, et l'on rejoint ici la question de la diffusion, qui est liée à l'esprit d'échange et de découverte.

Han Ji-young s'active à faire évoluer le festival, très orienté au début sur la seule préservation, dans le sens d'une ouverture au monde contemporain tel qu'il se globalise aujourd'hui. Elle souhaite que les musiques traditionnelles coréennes soient perçues par les spectateurs comme des œuvres qui non seulement leur parlent et les touchent dans leur quotidien, mais aussi s'inscrivent dans le vaste répertoire des œuvres de la musique du monde. C'est pourquoi elle tient à ce que le public se confronte simultanément à des artistes coréens et à des groupes venus d'autres traditions, afin de lui faire vivre une expérience unique. Pour cela, elle insiste beaucoup sur la nécessité de trouver des lieux de concert qui sortent de la routine ; c'est ainsi, par exemple, qu'un récital de pansori, au beau milieu

d'un bois de pins, a laissé des souvenirs inoubliables. Mais Han Ji-young voit plus loin, et travaille à élargir le public, déjà varié, en organisant des événements participatifs, et en allant à la rencontre des populations les moins favorisées. Elle ajoute : « Les artistes qui ont participé à notre festival savent à quel point nous sommes exigeants : on leur demande d'être capables de dépasser leur répertoire, d'aller jouer dans des lieux décalés comme des écoles, de présenter leur travail à un public tout à fait novice, de collaborer avec d'autres musiciens... Nous voulons que ce festival soit un lieu d'échanges, entre les musiciens et le public, mais aussi entre musiciens de différentes cultures. »

Ce festival se caractérise par la volonté de « trouver l'équilibre entre la tradition et l'adaptation aux goûts des jeunes », comme le revendique le directeur, Pak Jae-chon, que salue le bel article de Philippe Mesmer dans le Monde du 14 octobre 2017, parlant de « cure de jouvence » pour le pansori, et de « tentative d'ouvrir toujours plus grand les frontières de la tradition », à propos de cette confrontation à des groupes étrangers. Cette préoccupation se retrouve d'ailleurs déjà clairement revendiquée dès la sélection des groupes



Un grand moment du festival 2017 : le maître Yoon Jin-chul interprète *Le dit de la Falaise Rouge*, l'un des cinq pansoris classiques.

programmés, puisque, par exemple, *At Adau* de Malaisie mêle les sons de Bornéo à ceux du rock, que les *Tiempos Nuevos* espagnols bien nommés revisitent la tradition flamenca « sans frontières ni clichés », ou que l'*Oscuro quintet* américain plonge le tango dans le jazz et le classique. Pour s'en tenir au groupe français qui a marqué les esprits, *La Tit' Fanfare*, comme le revendique leur site, « mélange des influences orientales, indiennes, des sons d'Afrique, d'Europe de l'Est et d'Amérique latine... il crée des mélodies épicées qui tourbillonnent d'un horizon à l'autre... aux rythmes des métissages sonores et culturels... » Ainsi, la rencontre n'est pas une simple juxtaposition de cultures, mais s'inscrit dans une dynamique des recherches de chacun, où chacun se révèle en révélant l'autre, comme, ici, la rencontre qui eut lieu entre *La Tit' Fanfare* et l'une des gloires montantes coréennes, *Yu Taepyeongyang*, présenté par la KBS comme « le jeune leader de la prochaine génération de chanteurs de pansori. »

Mais je ne voudrais pas finir cet article sans mentionner un autre signal d'ouverture très encourageant quant à la pérennité du pansori, puisqu'à côté des professionnels de tous âges un espace était laissé à un concours

d'amateurs, ouvert à tous. Or, parmi la vingtaine de candidats coréens retenus, s'étaient glissés deux étrangers, à vrai dire deux Français, tous deux ayant suivi les stages de Madame Min Hye-sung au Centre culturel coréen de Paris, tous deux déjà primés lors du Concours du festival K-Vox, tous deux ayant pris une année sabbatique en Corée pour améliorer leur art : Laure Bafo a obtenu le 3<sup>e</sup> prix, et Basile Peuvion le 2<sup>e</sup>, superbe tir groupé, devant le public de Jeonju admiratif. Le travail de fond effectué pour diffuser le genre, et le faire découvrir au public français (et belge), lui permet ainsi de s'ouvrir à de nouvelles approches, et d'élargir une audience précieuse.

Tel est le rôle ambitieux que joue ce festival hors du commun, qui fut classé cinq années de suite dans la liste des 25 meilleurs festivals du monde par le magazine anglais de world music *Songlines*, et plusieurs fois élu par le public coréen comme plus grand événement culturel de l'année. C'est ainsi qu'à Jeonju se bâtissent les nouvelles maisons traditionnelles de la musique coréenne, et que cette culture séculaire continue de s'y élaborer à l'aide de mélanges épicés et savoureux, comme un *bibimpap* toujours fraîchement réinventé...

# « Il n'est de bon bec qu'à Jeonju ! »

Par Jean-Yves RUAUX  
Journaliste

*« Il n'est de bon bec qu'à Jeonju ! » aurait déclaré l'un des derniers rois de la dynastie Yi, originaire de Jeonju. La citation est apocryphe. Mais Jeonju est bien une capitale gastronomique, avec son inégalable bibimbap, son tteokgalbi - galettes de côte de bœuf -, et surtout son hanjeongsik, le repas-roi où la cuisine coréenne se donne à déguster dans toute sa magnificence. Avec un doigt de Jeonju makgeolli, SVP !*



Vous le saviez ? La gastronomie de Jeonju, le savoureux *Jeonju bibimbap* (전주 비빔밥), la *kongnamul-gukbap* (콩나물국밥), soupe de soja blindée au riz, le curieux et subtil *tteokgalbi* (떡갈비) sont des enjeux de fierté internationale depuis que Jeonju a rejoint, en 2012, le Unesco Creative Cities Network avec son papier de mûrier, ses 700 *hanok* (한옥), sa porte fortifiée Pungnammun (전주 풍남문)...

### Le *makgeolli* irriguant la méditation

La première fois (1986) où je me suis rendu à Jeonju, je n'avais pas la notion des enjeux du *bibimbap*. J'étais donc parti à la légère, mais avec l'annuaire coréen des transports nettement plus complet que le français. Avion, train, autobus... Tout était répertorié jusqu'aux liaisons hivernales avec la moindre île. Pas de KTX, à l'époque, pas de train qui coûte trois fois plus cher que le car sans aller trois fois plus vite !

Séoul-Jeonju, aller-retour journée. Cinq heures d'autocar. Mon objectif était de déguster l'inégalable *bibimbap* que préparait Hanilgwan (한일관), l'un des plus anciens restaurants de la ville (1954). À la veille des Jeux olympiques de Séoul, Jeonju était déjà la Mecque du *bibimbap* et Hanilgwan, la Kaaba des délices inusités.

Je n'avais pas conscience d'accomplir un rite. Les hommes d'âge mûr que je croisais, sortant du restaurant la veste sur l'épaule malgré les premiers froids de novembre, exultaient d'un bonheur simple. Ils respiraient la satisfaction tranquille du convive rassasié dont le nectar irrigue la méditation. Il eût été impensable que le repas ne fût pas accompagné du *Jeonju makgeolli* (막걸리), onctueux à souhait et d'un perlant espiègle. Ce serait encore plus impensable aujourd'hui où les ressources de Jeonju sont répertoriées, les restaurants, classés.

### 1 restaurant pour 100 habitants

En 2011, à la veille de la candidature Unesco de Jeonju, les restaurants y sont déjà nombreux : 6348 (1 pour 100 habitants !), comptant 20000 employés et faisant un C.A. d'un milliard de dollars.

Le sommet du métier est occupé par les « Native traditional Restaurants ». Six restaurants sont répertoriés pour le *bibimbap*, quatre pour le *hanjeongsik* et six pour la *kongnamul gukbap*. Jeonju rejoint Parme et son jambon, Bergen et ses saumons dans le peloton d'excellence. Cette candidature, c'est l'opportunité d'inventorier ses richesses, de saluer les virtuoses du légume qui transforment un plat en soleil rayonnant d'une infinie palette de nuances végétales autour du jaune d'un œuf produit localement, comme le riz, et le reste. Les « masters » sont la crème des chefs. Il est aussi difficile d'intégrer la confrérie que de prétendre au Goncourt ou au Michelin. Avec vingt ans d'expérience, 50 recommandations du public et des experts, on peut candidater !

### Kim Nyeon-im, la déesse aux 17 végétaux

C'est le préalable à l'impitoyable examen du parcours et des qualités de l'impétrant ! Pareil pour les restaurants. Le protocole s'appuie sur l'expérience de Kim Nyeon-im. 30 ans à la tête de Gajok Hoegwan (가족회관). Master N°1 en 2006, Kim a longtemps été vénérée comme la déesse du *bibimbap* de Jeonju. Sa célébrité lui vient des 17 ingrédients qui accompagnaient son riz cuit dans un bouillon d'os de bœuf : germes de soja à racine unique, gelée de pois, champignons, feuilles de séneçon et d'aster comestible, jacobée, épinards, persil coréen, aubergines, radis blancs, concombre, carottes, ail, gingembre, ciboulette, pignons de pin... Le *bibimbap* de Jeonju est une œuvre d'art, une rosace

*Hanjeongsik*, le repas-roi dans toute sa splendeur.  
© IR Studio - Korea Tourism Organization





Le fameux *bibimbap* de Jeonju. ©Ville de Jeonju



*Kongnamul gukbap*, la célèbre soupe de pousses de soja au riz. ©KTO

de saveurs, un mandara comestible. Jamais, on va le voir, en Corée, le spirituel et le cosmique ne quittent la table sans avoir dit leur mot. Le *bibimbap* est l'emblème de Jeonju avec le *hanji* (한지), le papier des artistes et des paravents, le papier de l'édition originale de « Stèles » (Victor Ségalen, 1912). Le *bibimbap* est une potion magique, une farandole de nuances, servie coiffée de *gochujang*, la sauce de piment, d'un œuf miroir, d'un tartare de bœuf et d'algues sèches en paillettes. Beau, goûteux et excellent pour la santé.

### **Yin, yang, bon pour tout et le moral national**

Médecine et ferveur se conjuguent pour faire du *Jeonju bibimbap* un secret joyeusement partagé, un objet d'étude car il condense les vertus du yin, du yang et la théorie des cinq éléments. Verts, les légumes sont bons pour le foie. D'où les épinards, le persil et les courgettes. Le blanc d'œuf est blanc ! Il favorise la respiration comme le navet et les racines de campanules. Le rouge est la couleur du *gochujang*, du piment, des carottes et du bœuf cru, bons pour la circulation et le cœur. Les reins ? Algues, shiitaké et sésame... Le noir, vous dis-je ! Et le jaune ? Le jaune d'œuf, les germes de soja, le potiron ravissent l'estomac. Affaire de nuance...

Allant autrefois à Jeonju déguster mon premier *bibimbap*, je n'imaginai pas ces enjeux ni la part du plat-roi dans l'exaltation de la fierté nationale. D'ailleurs, ni le nom *bibimbap*, ni la recette n'apparaissent avant le 19<sup>e</sup> siècle mais des érudits le voient comme aussi

vénérable que Tangun, aussi antique, aussi typique de la Corée<sup>1</sup>. MM. Han Geon-soo, Lee Jeong-deuk et le Comité UNESCO de Jeonju évoquent le *bibimbap* comme une « cuisine de bricoleur<sup>2</sup> », un bricoleur noble et malin qui sait harmoniser les ingrédients disponibles. À Jeonju, on en compte jusqu'à 30 dont la noix de ginkgo, le gingembre, le ginseng, les fougères, des brassées d'herbes de montagne...

### **Dorade, carpe, grenadier, crabes...**

Jeonju s'est doté d'un Jeonju Bibimbap Research Center, d'un festival du bibimbap ([www.bibimbapfest.com](http://www.bibimbapfest.com)). Sans compter l'International Fermented Food Expo. Un hasard ? Non, une nécessité, car le *bibimbap* n'est pas l'unique atout culinaire. Abondance n'est pas nuisance. Jeonju est aussi la capitale de l'*hanjeongsik*, l'antithèse du *bibimbap*. Le *bibimbap*, c'est le tout en un, l'archipel des saveurs coordonnées dans un même plat. *Hanjeongsik* est, lui, le repas de l'excellence. Chaque ingrédient, parmi les 20, 30... y donne de la voix en solo. Chacun a droit à sa soucoupe disposée selon le protocole. Les couleurs et les saveurs ont leurs lois pour un ballet de sensations exquis et de *banchan* (반찬), allant des rives de la table à son milieu. Partons des crudités, des *kimchi*, blancs, rouges... pour aller au salé-pimenté des *jeotgal* (젓갈)... Dorade, carpe, tripes de poissons, grenadier, crabes, clams, huîtres, calmar, moules, crevettes, œufs de crabes... forment la base de ce plat qui marie les fermentations de l'océan avec sauce de soja, sésame, ail... Il se déguste aussi bien en *banchan* qu'en condiment.



Le *tteokgalbi* de Jeonju, qui donne vraiment envie de se mettre à table. ©Korean Food Fondation (Kim Mi-kyoung)

### Les Yi, des rois qui avaient du palais

On peut fourrer le *kimchi* de *jeotgal*, lorsque l'imagination règne en cuisine. Donc, faites-la jouer pour offrir à vos hôtes une table princière, les dix saveurs de Jeonju et leurs myriades de nuances. Quatre sortes de *kimchi*, minimum, du crabe cru, de la soupe, des radis, des épinards, du poisson, de la viande cuite, de la bourse-à-berger qui soigne les calculs... Voici une suggestion : placez donc au centre de la table un plat de *tteokgalbi*, de galettes de côtes de bœuf. La viande hachée marine avec alcool de riz, miel, sucre, sauce de soja... Ensuite, la galette embrasse l'os avec les épices avant d'être rôtie. Servez avec « le » *makgeolli* de Jeonju. On peut aussi le déguster de bar en bar dans le Jeonju Makgeolli Town. Dangereux ? Jamais de la vie si vous concluez par une *kongnamul gukbap*, la soupe de pousses de soja au riz, la providence des fêtards patraques et des estomacs blessés, avec hareng séché, anchois... C'est la fameuse soupe de minuit ou la soupe de l'aube selon les appétits, les aventures au gré de la capitale gastronomique dont la dynastie Yi fit son berceau. Choix judicieux. On peut donc être roi et avoir un palais avisé !

Le très réputé *makgeolli* de Jeonju.



<sup>1</sup> Historical and biological aspects of bibimbap, Journal of Ethnic foods, mai 2015.

<sup>2</sup> Expression empruntée par la « Jeonju's Application to Join The Unesco Creative Cities Network » à l'ethnologue Claude Lévi-Straus pour qualifier un plat réalisé avec les moyens du bord par opposition à l'oeuvre raisonnée de l'ingénieur.

# La Corée, à la conquête du monde...

A propos d'une peinture du 18<sup>ème</sup> siècle, conservée au musée Guimet

Par Pierre CAMBON

Conservateur en chef / Musée Guimet

Qui disait, il n'y a pas si longtemps, à l'issue des Jeux Olympiques de Séoul, la Corée est face à un dilemme, auquel elle doit répondre : soit le monde se « coréaniser », soit la Corée s'internationaliser ?

## Envoyés coréens à la cour de Pékin

On parle beaucoup aujourd'hui de « vague coréenne », *Hallyu*, de globalisation et d'identité culturelle. Il est amusant de voir qu'au 18<sup>ème</sup> siècle la question était déjà posée et une peinture chinoise, conservée au musée Guimet, l'illustre à sa façon. A la porte de la Cité interdite,

devant les murs du palais, sont évoqués les étrangers venus porter tribut à « l'Empire du milieu ». Alors que les officiels mandchous adoptent un protocole très strict, la foule bigarrée témoigne d'un désordre certain, entre les émissaires de l'Ouest, du Sud ou bien de l'Est, et chacun y va de son cadeau qu'il exhibe fièrement et montre à ses voisins. Etonnamment calmes, dans cette foule composite, deux envoyés coréens portent le costume de *yangban*, le haut chapeau de crin, et leur mise élégante, discrète et raffinée détonne dans l'ambiance générale. L'un des deux tient dans ses mains un coffret de laque rouge et le groupe se détache par son allure lointaine, son aspect réservé, et par son assurance, sa discrétion distante, son air légèrement étonné.

▼ Les deux envoyés coréens, portant le costume de *Yangban* et le haut chapeau de crin.



### Cadeaux occidentaux

A la droite de la scène, une horloge occidentale fait partie des cadeaux, du type de celle qu'on retrouve sur le paravent aux livres, *chaek'kori*, du Musée National de Corée. A gauche, ce sont de belles porcelaines de Chine à fin décorative, ou encore des coraux, et les « barbares », du Sud ou bien de l'Ouest, n'ont pas la retenue qu'on aurait pu attendre d'envoyés à la cour de Pékin. A gauche, deux marins, dont l'un de type occidental, peut-être américain, ou bien européen, sont lancés dans une conversation animée, alors que les émissaires du sud rivalisent de luxe ostentatoire, dans leur costume voyant et chamarré. L'un des marins, visiblement « l'Occidental », est grand, dégingandé, courbé, et sans grande tenue. Les Méridionaux, en revanche, sont hâlés, barbus, les traits parfois quelque peu inquiétants.

### Une identité bien marquée

Les envoyés coréens, quant à eux, semblent arriver d'une planète différente, inconnue et lointaine. Ils ne sont pas perdus, et pas le moins du monde gênés par le tumulte autour d'eux, un tumulte qui les entoure de manière chaotique. Au contraire, ils apparaissent

parfaitement à l'aise, vaguement amusés par l'atmosphère ambiante. Le peintre va ainsi à l'encontre du cliché de la Corée Joseon vue comme le royaume ermite, replié sur lui-même. Le point de vue est chinois et montre une sympathie réelle pour son voisin du Nord, décrit avec beaucoup de classe, de finesse et de délicatesse, les traits des deux envoyés coréens rappelant lointainement certaines figurines en céladon Goryeo. La peinture montre que les contacts existent et que, dès le 18<sup>ème</sup> siècle, la mondialisation est à l'ordre du jour, même si la diversité culturelle vient ici rendre hommage à Pékin.

### Culture et ouverture

Mais, quand certains suggèrent une approche mercantile ou quelque peu servile, les envoyés de Séoul font preuve, eux, d'une retenue toute confucéenne et d'une aisance au port très aristocratique. Ils témoignent d'un monde de haute culture, un monde qui a son existence propre et ne craint pas d'afficher sa spécificité, avec un parfait naturel, comme le prouve son costume quelque peu décalé. Les envoyés coréens font preuve ainsi d'une simplicité très tranquille, d'une curiosité à peine un peu surprise devant l'extrême diversité des visages nouveaux. Ils font preuve

Emissaires étrangers à la porte du palais, Chine, 18<sup>ème</sup> s., couleurs sur papier, Musée National des Arts asiatiques – Guimet, don Florine Langweil, 1911, EG 2183.



en même temps d'un intérêt réel devant la multiplicité des cultures, où ils se trouvent plongés. « Comment peut-on être persan ? », aurait dit Montesquieu. Mais, visiblement, cela ne perturbe pas nos amis coréens, et même bien au contraire. C'est à Pékin qu'Yi Sung-hun se convertit à la foi catholique en 1784, à l'issue d'une ambassade à la cour de Pékin et c'est en 1708 que le roi de Corée fait copier la mappemonde de Matteo Ricci, paravent conservé aujourd'hui au musée de l'Université Nationale de Séoul.

### Un monde globalisé

Mais, comme le suggère avec beaucoup d'intelligence la peinture du musée Guimet, qui vient du fonds ancien, du fonds d'Emile Guimet, les contacts sont plus larges qu'entre l'Extrême-Orient et l'Occident seulement. Ils touchent non seulement l'Ouest, mais également le Sud, mettant l'Asie du Nord en rapport avec l'Asie du Sud par le biais de Pékin. Si le message est ici encore à l'harmonie, bien loin de la vision très sombre que proposera plus tard un roman comme « Shim jeong », quand le mercantilisme glisse vers le militarisme ou bien l'impérialisme, il montre en tout cas très clairement la Corée comme entité en soi, et reconnue comme telle, dans un concert de nations animé et divers, une entité qui cultive sa différence, sait la faire respecter sans avoir peur pour autant des contacts, ou bien de l'inconnu, sans avoir peur de s'immerger dans un monde aux intérêts divers.

### Une musique différente

Les deux émissaires coréens sont là pour rendre hommage, faire acte de politesse, avec une courtoisie toute diplomatique. Ils sont là aussi pour prendre toute la mesure d'un monde globalisé, dès le 18<sup>ème</sup> siècle, un monde qu'ils ne cherchent pas à fuir. Alors que l'horloge occidentale, de taille monumentale, suscite une attention soutenue et visiblement des débats passionnés, avec parmi cette assistance un envoyé qui peut-être pourrait venir du Japon, à voir son apparence et son accoutrement - lequel regarde les choses avec un étonnement certain -, les deux envoyés coréens paraissent curieusement détachés, comme s'ils n'étaient aucunement concernés, par le mini-événement, que déclenche la technique toute récente. Ils s'en tiennent à leurs traditions propres, avec sobriété - le coffret en laque est en effet plus simple, et très nettement plus chic, que toute cette quincaillerie aux formes passablement bizarres. On peut songer à Tanizaki, qui se plaît à rêver, dans « l'éloge de l'ombre », sur ce que serait devenu l'univers aujourd'hui, si la Révolution industrielle s'était faite en Asie.

### Nature et authenticité

Ce qui a fait, en effet, la force de la « vague coréenne », dans les années récentes, c'est cette façon de garder sa sensibilité, ses références aux valeurs « nationales », cette fraîcheur de sentiments, ce côté romantique,

qu'on a cru déceler, parfois, vu du Japon ou d'Asie du Sud-Est, dans les romances télévisées ou les films historiques, voire même dans les chansons. C'est vrai que la Corée a bien changé depuis l'époque Joseon et a joué la carte de la modernité de type occidental, transformant complètement son paysage urbain. Il faut se réfugier désormais dans le « jardin secret », ou bien dans les parcs tout autour de Séoul, dédiés aux tombes royales des derniers rois régnants, et classés dans un cas comme dans l'autre au Patrimoine Mondial, pour retrouver l'équilibre, qui existait sous la Corée *Silhak*, entre Culture et Nature, au siècle des lumières.

### Éthique confucéenne

Au 18<sup>ème</sup> siècle, l'harmonie reste encore préservée, dans le modèle de développement, entre la soif de nouveauté, l'intérêt pour la science, le goût de la recherche, de la technologie, et le cadre de vie ou bien la tradition, le confucianisme, bien loin d'être un frein à la réforme, à la réalité, donnant un cadre intellectuel qui privilégie l'excellence, ou bien l'éducation, et ne craint pas de voir juxtaposés rigueur et fantaisie, non-conformisme et normes, comme en témoigne le style des peintures, appelées communément *Minhwa*, qui fleurit au 18<sup>ème</sup> et au 19<sup>ème</sup> siècles. Nos deux envoyés coréens, à la porte de Pékin, datent de cette période, qui voit la Corée, à l'aube d'un monde de plus en plus « global », chercher à garder sa musique personnelle, et à la développer, dans un concert de nations de plus en plus ouvert, au risque quelquefois de virer à la cacophonie.

### La Corée vue de Chine

Le peintre chinois souligne avec gentillesse, un certain amusement, la fraîcheur et le parfait sang-froid de ces deux diplomates, venus de la lointaine Corée, dignes représentants de l'Asie du Nord-Est, qui ne craignent pas d'affronter un monde très éclectique, dont le centre est bien évidemment Pékin. Mais il le fait avec un certain respect, une considération réelle, sans aucune ironie, presque une fascination voilée pour ces deux émissaires qui échappent aux codes traditionnels. Comme le disait l'Ambassadeur de Chine à la cour de Séoul, en 1866, les Coréens ont gardé les plus anciens usages. Toutefois, comme le montre la peinture, de façon très visuelle, « mondialisation » ne veut pas dire perte d'identité, et la culture n'est pas un refus de la modernité. Tout est simplement une question d'ouverture, ou de définition, et la diversité alors est, par excellence, source de poésie, de découverte de mondes différents, quelquefois improbables, et de nouvelles frontières.

La Corée vue de Chine est ainsi l'occasion de voir la « vague coréenne » à ses balbutiements, encore en gestation. Elle montre, toutefois, que le mouvement qui porte la Corée à s'intéresser au monde qui l'entoure n'est pas une nouveauté et s'inscrit dans un développement parfaitement logique, dès le 18<sup>ème</sup> siècle, et peut-être même avant...



Paysages urbains sur le trajet de l'aéroport d'Incheon vers Séoul.

# Impressions de Corée

Par Élise DUCAMP

Éditrice\*

Dans le train AREX qui relie l'aéroport d'Incheon à Séoul, aucun bruit. La plupart des gens ont les yeux rivés sur leur téléphone, d'autres dorment à poings fermés. Dehors, la campagne coréenne cède peu à peu sa place à une étrange jungle de barres d'immeubles qui s'élèvent dans l'air lourd de cette fin de mois de juillet. Parfois, entre deux géants d'acier, on aperçoit une montagne de pierre rose qui s'arrache à la végétation qui l'entoure. Puis, retour à la ville tentaculaire. Rien n'est très différent de ce que l'on pourrait voir lors d'un trajet entre l'aéroport Charles de Gaulle et Paris : le train qui traverse la campagne puis le spectre de la ville. Ces deux trajets pourraient sembler identiques mais l'impression est différente. Le train est « trop » calme, « trop » propre, les bagages laissés sans surveillance n'inquiètent personne, la forêt est « trop » vorace, les bâtiments « trop » hauts, même l'air semble trop « dense ». C'est pareil mais c'est différent. Et souvent, quand on me demande de parler des différences qui m'ont le plus surprise ou étonnée en Corée du Sud, je ne pense pas à celles qui sautent aux yeux de tous les étrangers (*hanok*, *hanbok*, *dalkbal*, etc.), mais à ces

différences logées dans les similarités du quotidien, celles qui se perçoivent avant de se voir, celles qui laissent une impression difficilement qualifiable et que, faute de mieux, on appellera « différente ». Trop différente pour que l'on puisse la comprendre directement, elle s'installe sur le bout de la langue, on essaye de la dire mais les mots ne sortent pas.

Prenons un exemple. Asseyez-vous dans un des nombreux *Coffee shops* de la capitale. Scène banale qui pourrait se produire à l'identique dans un Starbucks parisien : un décor épuré (certains diront « aseptisé »), des boissons standards, ceux qui sont sur leur téléphone, ceux qui sont venus réviser, ceux qui discutent entre amis... Tout semble identique au premier abord... pourtant l'impression est différente. Regardez mieux. Dans le coin là-bas, contre le mur, vous voyez ce groupe de quatre étudiantes ? L'une d'elle se gratte la tête nerveusement, l'autre se couvre le visage de ses mains en soufflant bruyamment, la troisième semble chercher frénétiquement une information dans la pile de livres qui lui fait face. Il y a une tension et un stress qui les

\*Auteure du livre *Quelque chose de Corée du Sud* paru en mars 2018 aux éditions Nanika (voir ci-après).

entourent, un sentiment d'urgence. Juste derrière, un couple s'est installé autour d'une table basse dans deux fauteuils confortables. Ils portent tous les deux un haut à carreaux (chemise pour le garçon, blouse à volants pour la jeune fille), un jean noir et des baskets blanches. Ils ont tous les deux la même bague en argent à l'annulaire et la même breloque mi-peluche mi-bijoux aux couleurs rouge-orangées est attachée à leurs sacs. Ils ne se touchent pas, ils discutent calmement ; quand la jeune fille rigole elle lève sa main pour cacher ses dents, parfois un silence semble s'installer et ils baissent tous les deux les yeux vers leurs boissons à peine entamées. Tout à coup s'élèvent les rires incroyables de ces *ajumma*<sup>1</sup> assises en face. Elles ont toutes des bigoudis sur la tête et une serviette éponge sur les épaules.



Elles parlent fort, leurs voix viennent remplir le silence du café et ricochent sur les murs. Elles se racontent certainement les histoires du quartier ponctuant leur discours de « *aigoo* »<sup>2</sup> et autres « *omo* »<sup>3</sup>. Tout à coup, une nouvelle arrivée, vêtue du même uniforme bigoudis/serviette, débarque dans le café et le jeu des chaises musicales commence : une des premières arrivées se lève, lui cède sa place et quitte le café. Où va-t-elle ? Penchez-vous contre la fenêtre, à gauche là sur le même trottoir que le café, vous voyez le salon de coiffure. C'est là qu'elle va. Quinze minutes plus tard, elle en ressort avec une magnifique permanente et revient au café. À son arrivée une autre *ajumma* se lève, lui laisse sa place et va à son tour chez le coiffeur. Elles y passeront toutes l'une après l'autre...

“ Les différences qui se logent dans le quotidien sont les plus difficiles à expliquer, car elles reposent sur de minuscules détails ”

Oui, le décor est identique à n'importe quel autre *Coffee shop* appartenant à une chaîne internationale. Mais assis sur votre tabouret près de la fenêtre, en observant ce qui se passe autour de vous, l'impression d'étrangeté remonte et revient se placer sur le bout de votre langue. Comment parler de la pression scolaire à laquelle sont soumises ces jeunes coréennes installées au fond ? Elles resteront certainement là à étudier jusqu'à très tard dans la nuit, sauf si elles ont la « chance » d'avoir un cours du soir dans un *hagwon*<sup>4</sup>, chaque minute d'étude compte. Car derrière la pression scolaire, il y a la pression sociale, confucianisme oblige. Comment aborder la culture du *dating* en Corée du Sud qui ne ressemble en rien à ce que l'on connaît en France. Ici tout est question d'étapes chronologiques : ça commence presque toujours par un *sogaeting*<sup>5</sup>, puis c'est la déclaration/confession, après 100 jours passés ensemble on s'offre une bague de couple et on s'habille en vêtements de couple pour « officialiser » la chose. Pas de place pour l'incertitude, on suit les étapes et on les valide progressivement. Comment expliquer le geste de la jeune fille qui se cache la bouche en souriant ? Comment définir précisément ce qu'est une *ajumma* sans dénaturer l'essence de vie et de force qui émanent de ces femmes au caractère bien trempé ? Comment traduire *omo* ou *aish* sans perdre toute la subtilité de ces interjections dont la langue coréenne a le secret ? Comment faire entendre ce qui se cache derrière ces regards qui se baissent et ces mains qui ne se touchent pas par là-bas ? Ou derrière ces voix d'*ajumma* qui s'élèvent sans gêne mais à qui on ne dira rien car elles sont plus âgées et que de fait elles ont gagné le droit de parler fort, de briser le silence ? Les différences qui se logent dans le quotidien sont celles qui sont les plus difficiles à expliquer, car elles reposent sur de minuscules détails, sur des nuances minimes, sur l'air épuisé de cette jeune étudiante au fond, sur la breloque orangée que le jeune homme et la jeune fille portent fièrement accrochée à leurs sacs, sur l'assurance de cette *ajumma*. Et tous ces petits détails assemblés nous donnent une impression différente de celle que l'on aurait eue dans un Starbucks à Paris. On sent que derrière cette vitrine de *Coffee shop* à l'occidentale, la culture coréenne reprend ses droits (ou peut-être ne les a-t-elle d'ailleurs jamais perdus...) et imprègne l'air.

Mais elle imprègne aussi le temps. Il y a cette « urgence » à vivre, à faire, à goûter, à boire, à tout faire « *palli, palli* »<sup>6</sup> comme s'il n'y avait pas de lendemain. Ici, les serveurs s'activent même s'il n'y a presque personne dans le café : on range les gobelets, on lave les tables, on relave les



Sortie de la station de métro Gangnam, donnant sur le quartier d'affaires du même nom.

tables faute d'autre occupation, un client arrive, on prend sa commande et on le sert en moins de quatre minutes. Dans le restaurant d'à côté, le *kimchi jjigae* bouillant est servi à table, on se jette dessus, on se brûle la langue, les yeux pleurent, le piment pique la gorge, mais cela fait du bien, cela rappelle que l'on est vivant, on aime ça. On mange avec appétit et on le montre - quitte à choquer les touristes européens en faisant « beaucoup de bruit en mangeant ». On fait attention à bien terminer son bol de riz, c'est lui le plat principal, le reste est un accompagnement. Le repas fini, on ne traîne pas à table, on pose ses baguettes et/ou sa longue cuillère en métal, on se lève pour payer l'addition à la caisse et on repart vaquer à ses activités. On reprend le métro et on en profite pour se plonger dans les informations du jour ou pour regarder l'épisode du *drama* de la veille, car même à 40 mètres sous le sol, recouvert par des couches de terre et d'acier, la connexion internet est meilleure que celle que vous aurez en pleine rue à Paris. Même internet va « *palli, palli* » en Corée du Sud. Puis, on émerge rapidement de la bouche de métro, on adopte le bon rythme de

marche pour se fondre dans la masse des piétons qui avance, on longe les buildings des quartiers d'affaires qui grouillent comme des fourmilières. Puis on s'arrête. Le feu piéton est rouge. Et tout à coup, l'impression qui sommeillait au fond refait surface, la scène pourrait être identique à celle que l'on pourrait vivre à La Défense un jour de semaine. Mais elle ne l'est pas. Ici, il est impensable de passer au rouge même si aucune voiture ne pointe le bout de son nez. Alors on attend. On attend longtemps, parfois cinq minutes. Une sorte de torpeur s'installe. La même qui s'installe lorsque l'on attend plusieurs longues minutes l'ascenseur en sortant de chez soi le matin, que l'on regarde les portes s'ouvrir puis se refermer au ralenti, qu'on sent la cabine descendre lentement vers le rez-de-chaussée. Tout à coup l'injonction à la frénésie est mise sur pause. Le temps reprend ses droits et il faut savoir savourer la lenteur de ses instants. C'est la vivacité de l'hiver et son froid polaire qui font place à la langueur de l'été et à son concert assourdissant de cigales. Le feu passe au vert. D'un seul mouvement, le groupe de piétons qui attendait patiemment, repart au pas de charge vers son objectif.



En Corée, on ne traverse pas lorsque le feu piéton est rouge, même s'il n'y a pas de voitures.

Le train AREX s'arrête en gare de Séoul. Vous descendez avec vos deux énormes valises à bout de bras. Vrai point commun avec Paris, certains passages de la station ne sont pas encore équipés d'escalators. Vous regardez les trois étages de marches qui se dressent devant vous, vous regardez vos bagages, vous jetez un coup d'œil furtif autour de vous « Peut-être que quelqu'un va s'arrêter ? » Mais tout le monde va vite, tout le monde est dans l'urgence, et vous voir arrêté(e) au milieu du chemin, c'est juste un peu gênant. Résigné(e) vous entamez votre ascension. Une marche, douze marches... c'est bientôt fini ? Puis tout à coup votre poids s'allège. Vous tournez la tête. Une petite *ajumma* de 1 m 55 s'est saisie de votre plus grosse valise et commence déjà à grimper. Vous essayez de l'arrêter (enfin de la rattraper dans un premier temps), de lui expliquer qu'elle va se faire mal, que vous pouvez vous débrouiller, mais elle n'en a rien à faire. Elle, elle grimpe. Arrivée en haut, elle pose votre valise, se tourne à peine pour vous faire un petit signe, même pas le temps de

vous incliner qu'elle est déjà repartie à la vitesse de la lumière dans les méandres du métro.

Quand on part vivre à l'étranger, on sait que l'on devra faire preuve d'adaptation pour s'intégrer dans une culture qui nous est étrangère. Mais on espère aussi pouvoir se construire une « zone de confort » faite de choses connues. Les *Coffee shops* ? Je connais. Le métro ? Je connais. Aimer manger ? Vous plaisantez, voyons ? Je suis Française !! Bien sûr que je prends plaisir à manger. C'est dans ce « refuge » que l'on vient faire une pause dans notre course effrénée à la découverte culturelle, on y baisse notre garde, on est en « terrain connu » ... Enfin c'est ce que l'on croit. Car en Corée, pas de zone de confort. Même si les choses ont l'air similaires, l'impression est différente. Et il faudra du temps pour nommer cette impression, pour se l'expliquer, pour trouver les mots idoines. La culture coréenne est comme cette *ajumma* qui nous a aidés dans les escaliers du métro : elle arrive par surprise quand on



▲ Le Mont Namsan et sa fameuse Seoul Tower.

▼ Séoul, quartier de Namyong-dong.



ne l'attend pas, elle peut paraître un peu « bourrue » au premier abord, mais elle est pleine de force et elle vous aidera volontiers dans votre ascension... à condition que vous fassiez l'effort de monter les premières marches tout seul(e). Elle ne vous mènera pas jusqu'à la sortie du métro, mais vous aurez passé l'étape la plus compliquée. Encore quelques pas et vous sentirez la chaleur étouffante de Séoul vous avaler.

Namyong-dong. Ce n'est pas le quartier privilégié des expatriés mais c'est un « joyeux bordel » que vous apprendrez à aimer. Par la fenêtre de l'appartement, on voit le Mont Namsan, autrefois point de défense stratégique de la ville, devenu refuge pour les couples et les marcheurs « du dimanche » (un marcheur du dimanche coréen vaut deux bons marcheurs français). À ses pieds, la base militaire américaine s'étale, grise d'asphalte. Dans la rue : un terrain de baseball sur le toit de petits commerces, quatre *Coffee shops*, deux restaurants de poulet frit, trois *7-Eleven*, deux *PC-bangs*. Le verre côtoie le béton, les briques et le carton, les câbles électriques s'emmêlent aux branches des arbres. Les gens attendent le bus à la file indienne. Quand la pluie se met à tomber, tout le monde se rue sous cet horrible pont vert pomme qui cache l'entrée du métro (il paraît que la pluie rend chauve, attention à vous !), les taxis klaxonnent, les voitures résonnent, c'est toujours bruyant. C'est dans ce quartier où j'ai vécu que j'ai eu mes premières impressions de Corée.

<sup>1</sup> Littéralement « femme mariée » ou « femme en âge d'être mariée ».

<sup>2</sup> Grossièrement : « Oh là là », « Oh non ! », exprime la frustration.

<sup>3</sup> Grossièrement : « Oh mon dieu ! », exprime l'excitation.

<sup>4</sup> Académie privée qui dispense des « cours du soir ».

<sup>5</sup> Rendez-vous arrangé par les amis.

<sup>6</sup> Que l'on pourrait grossièrement traduire par « vite fait, bien fait ».

## Quelque chose de Corée du Sud par Élise Ducamp

Illustrations : Fanny Liger

Éd. Nanika, 2018 - 176 p. - 13 x 19 cm - Prix : 14,50 €

Qu'appelle-t-on les Trois Royaumes ? Qu'est-ce qu'une *ajumma* ? Pourquoi ne faut-il pas dormir avec un ventilateur allumé ? Les Coréens croient-ils vraiment aux fantômes ? Ce livre est un b.a.-ba de la culture coréenne, un riche préambule à l'immersion culturelle. À la frontière du témoignage, c'est un guide sur l'identité coréenne et les Coréens, sur leur manière de penser et de voir les choses, sur ce qu'ils ont vécu et ce qu'ils sont en train de vivre, sur ce en quoi ils croient mais aussi sur ce qu'ils ne comprennent pas. Que vous prépariez un voyage ou que vous soyez simplement intéressé(e) par ce merveilleux pays, vous trouverez dans ce guide toutes les clés pour comprendre la Corée du Sud.





## Webtoon, l'avenir des bulles

Par Laurent MÉLIKIAN  
Critique de bande dessinée

Pour évoquer la bande dessinée en Corée du Sud, le terme *manhwa* n'est plus vraiment d'actualité... En effet depuis plus d'une décennie, les Coréens ont délaissé les magazines spécialisés à la faveur d'histoires en images conçues pour téléphones et tablettes numériques. Cette nouvelle forme de BD, baptisée *webtoon*, est incontournable dans la culture contemporaine de la péninsule.

Webtoon, ce mot en sept lettres ferait le délice des amateurs de scrabble. D'origine coréenne malgré sa consonnance anglosaxonne, cette contraction de web (toile) et cartoon (dessin de presse) désigne une bande dessinée numérique qui se lit par défilement vertical sur un écran tactile. Webtoon ne figure pas encore dans les dictionnaires français. Pour les spécialistes du neuvième art, la question n'est pas de savoir s'il y entrera un jour, mais quand il y entrera. En effet, le phénomène se propage actuellement sur les cinq continents.

Pour expliquer le webtoon, il convient de revenir aux puissants liens qu'entretiennent la bande dessinée et la Corée. Dès le 10<sup>e</sup> siècle, utilisant la gravure sur bois, la péninsule imprime ses premiers récits dessinés



L'exposition « Webtoon ! - Spécial PyeongChang », qui s'est déroulée au Centre Culturel Coréen, du 19 janvier au 28 février 2018, a remporté à Paris un gros succès.

impliquant textes et images. Au 20<sup>e</sup> siècle, pendant l'occupation japonaise et depuis la fin de la seconde guerre mondiale, les *manhwa* se développent aussi bien au Nord qu'au Sud. Jouissant d'une grande popularité, ils évoluent au rythme du pays. Les petits fascicules des années 1950 cèdent peu à peu la place à des magazines en petit format ou des volumes destinés à la location. Puis, dès les années 1970, d'épais magazines hebdomadaires destinés à la jeunesse font les beaux jours des kiosques coréens. Au sommaire, des feuilletons par dizaines tiennent en haleine un lectorat avide d'évasion. La crise asiatique de la fin des années 1990 atteint rudement les sociétés de presse et ces magazines ferment les uns après les autres, laissant des lecteurs et auteurs orphelins.

Alors qu'elle semble dans l'impasse, la bande dessinée coréenne trouve le contexte pour faire sa révolution en changeant de support. Lire une bande dessinée sur un écran de téléphone, l'idée fait sourire en 2003 en France quand la Corée est l'invitée d'honneur du Festival d'Angoulême et présente quelques exemples de ces récits numériques. Pourtant, cette même année, le mot webtoon apparaît. L'économie coréenne s'est tournée vers le numérique, développant les terminaux, les infrastructures, les réseaux sans fil et les portails en ligne comme Daum ou Naver. Ces derniers sont à la fois des

“ L'attrait pour le webtoon peut s'expliquer par le fait qu'il intègre parfaitement les pratiques numériques ”

fournisseurs de services, des moteurs de recherche et des boutiques en ligne. Ils ont un besoin vital de visiteurs. Pour ces plateformes numériques, la bande dessinée joue le même rôle de séduction massive qu'elle a joué à la fin du 19<sup>e</sup> siècle pour le développement de la presse populaire. Les portails proposent aux auteurs désœuvrés de diffuser leurs nouveaux feuilletons sous forme de webtoon contre rémunération selon le nombre de lecteurs. Et le public de répondre à l'appel du numérique. Certaines séries en ligne sont lues par plus d'un million de fans à chaque nouvel épisode. L'originalité semble être la clé qui a permis au genre de décoller. Car en collaborant avec un portail, les auteurs de BD ne répondent plus aux exigences calibrées des responsables des magazines. Ils ont toute liberté dans leur création, ce qui peut donner des récits cocasses. Ainsi Choi Jong-hun, un des créateurs les plus en vue de la scène webtoon a produit une comédie farfelue, *Je ne veux pas te faire de mal* où les employés d'un zoo en faillite se déguisent en animaux pour sauver leur entreprise. Quand on s'étonne de l'originalité de son propos, il répond : « Les séries webtoons les plus populaires sont très loin des cadres qu'imposaient les magazines. Elles auraient probablement été refusées par les éditeurs dès la lecture du synopsis. » Choi Jong-hun sait de quoi il parle, il a dessiné ses premières histoires pour les magazines du 20<sup>e</sup> siècle, des travaux qu'il juge bien fades aujourd'hui.

Témoin de l'adhésion du public aux webtoons et de leur installation dans le paysage culturel coréen, ceux-ci sont fréquemment adaptés en films, séries télévisées, pièces de théâtre ou comédies musicales. Dès 2006, le thriller *Appartement* est porté sur le grand écran. En 2013, adapté d'un autre webtoon de Choi Jong-hun, la comédie d'espionnage *Secretely greatly* a battu le record d'entrées en salles pour un film coréen, consacrant le jeune acteur Kim Soo-hyun comme une star des K-Movies. Aujourd'hui cependant, les webtoons sont surtout proches des séries télévisées. Non seulement une cinquantaine d'entre eux ont été déclinés pour le petit écran, mais en plus, on décompose une série webtoon à la manière des programmes cathodiques, en saisons annuelles comportant une cinquantaine d'épisodes et chaque épisode comprenant en moyenne deux cents cases.

Au-delà d'un récit palpitant, l'attrait pour le webtoon peut s'expliquer par le fait qu'il intègre parfaitement les pratiques numériques. La promotion s'effectue sur les réseaux sociaux. D'un simple lien sur un écran, les lecteurs potentiels peuvent consulter la série recommandée par un ami. Ensuite, les fans n'hésitent pas à commenter chaque épisode. En prenant connaissance des commentaires à chaque fin de bande, l'auteur sait s'il a rempli son contrat d'attractivité, s'il a su ménager le suspens pour que son public attende avidement la suite



Choi Jong-hun, dit Hun, est l'auteur de plusieurs webtoons à succès dont « Secretly Greatly », qui a atteint un record au box-office coréen pour son adaptation au cinéma avec dans le rôle principal le jeune acteur Kim Soo-hyun (photo ci-dessus).

de l'aventure. Enfin, certaines séries comprennent de petites animations à l'intérieur des cases, voire des sonorisations qui accompagnent l'émotion, mélodie légère pour les comédies romantiques, bruits stridents au plus fort de la tension pour un thriller angoissant. Le webtoon avec son défilement vertical impose une nouvelle grammaire du récit en bande dessinée ; cependant l'essentiel du principe de lecture est préservé, c'est au lecteur d'imaginer le récit qui se déroule d'une case à l'autre.

Selon des chiffres fournis par l'agence Komakon de Bucheon, en 2017, près de 6000 webtoons réalisés par 2343 auteurs et diffusés sur 39 plateformes numériques sont disponibles à la lecture depuis l'Internet coréen. Enfants, adolescents, adultes, hommes ou femmes,... tous les publics peuvent trouver leur webtoon. Les plus grands auteurs de *manhwa* se sont convertis au nouveau support. Que ce soit l'ultra populaire Hur Young-man, qui dessine aujourd'hui une série sur le café, ou Kim Dong-hwa, le poète des *manhwa* auteur du classique *La Bicyclette rouge* qui poursuit désormais son évocation de la Corée rurale en webtoon avec la série *Fleur de pommier*.

Avec le webtoon, la culture coréenne montre d'une part qu'une bande dessinée numérique peut être lue facilement par tous en préservant un fort potentiel artistique et émotionnel. Et d'autre part, en introduisant petit à petit des formules de lectures payantes, qu'un modèle économique qui permet de rémunérer les auteurs

est possible. Et l'innovation de devenir internationale. La Chine, via le réseau social Weibo, a été un des premiers pays à diffuser des webtoons à la fois coréens ou chinois. Naver traduit en anglais certaines de ses séries sur la plateforme internationale justement baptisée webtoon.com. D'autres acteurs lui ont emboîté le pas, comme Lezhin spécialisé dans la bande dessinée pour adultes. Depuis l'Amérique du Nord, la plateforme Tapas diffuse, elle, des webtoons made in USA...





Le Musée de la bande dessinée coréenne de Bucheon, là où un siècle de manhwa et de webtoon se contemple. © DR

Vous ne le savez peut-être pas, mais les lecteurs de webtoons sont aussi parmi nous en France. À Paris nous avons rencontré Pauline, 17 ans. Depuis trois ans cette élève de terminale est une adepte de la lecture en ligne de BD. « *Je lisais beaucoup de mangas japonais, nous confie-t-elle, mais les livres étaient chers et je ne trouvais pas toujours ce qui m'intéressait en bibliothèque. J'ai donc commencé à lire mes séries préférées sur des sites gratuits. C'est ainsi que j'ai découvert à la fois le webtoon et la culture coréenne que je ne connaissais pas alors que j'ai des amies fans de K-Pop et de dramas.* » Ainsi, Pauline lit en anglais ses séries préférées comme *Cheese in the Trap*, *Nobless*, *God of bath*, *Something about us...*, elle y consacre même un petit budget. « *Maintenant, je préfère les webtoons aux mangas, poursuit-elle, il y a de la couleur, les compositions sont intéressantes, les histoires souvent plus originales. Je lis entre trois et cinq séries simultanément.* » Accro aux webtoons ? « *dès que je rentre du lycée, je regarde si de nouveaux épisodes sont en ligne...* »

Sur le marché francophone, la plateforme Delitoon, associée à Daou Technology depuis 2015, diffuse des séries en français en provenance de Corée, de Chine et parfois de France. Comme beaucoup, elle propose les premiers épisodes de chaque série gratuitement avant d'utiliser un système de crédits pour donner accès à la suite des aventures. Sa page Facebook est déjà suivie par plus de 45 000 fans. À titre de comparaison, celle du *Journal de Spirou* n'en comporte que 30 000.



Le sexagénaire Kim Dong-hwa, grand maître de la bande dessinée traditionnelle coréenne a, lui aussi, franchi le pas vers le webtoon avec « Fleur de pommier ». © Kim Dong-hwa

Un parallèle qui ne doit rien au hasard puisque, justement, cet hebdomadaire emblématique édité à Charleroi en Belgique depuis 1938, lance cet été, pour ses 80 ans, la plateforme Webtoon Factory. « *Nous diffuserons d'abord une vingtaine de séries, confie Marc Lefebvre, chargé du Multimédia aux éditions Dupuis. De l'humour avec Boni ou Harry déjà publiés dans le Journal de Spirou, mais aussi des projets très différents comme Le petit Épicier, un thriller sur l'embrigadement terroriste.* »

Trente ans après avoir cédé aux sirènes du manga sans pour autant perdre de sa vitalité, la bande dessinée européenne est sur le point d'expérimenter un autre genre de récits graphiques qui promet une nouvelle collision culturelle surprenante et sans frontière.

## Utilisation du papier Hanji de qualité Goryeo pour la conservation et la restauration d'œuvres d'art

Par Ariane de LA CHAPELLE

Responsable des recherches appliquées / Département des Arts graphiques, Musée du Louvre

On appelle Hanji un papier coréen fabriqué à la main par opposition au papier à la machine puis industriel, apparu en Europe, à la fin du 18<sup>e</sup> siècle et supplantant le papier traditionnel au 19<sup>e</sup> siècle sur ce continent. L'invention du papier, dont l'origine chinoise est attestée de façon certaine, remonte très probablement déjà au 2<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Dès la fin du 4<sup>e</sup> siècle, la technologie pénètre en Corée par l'intermédiaire de moines bouddhistes. Au début du 7<sup>e</sup> siècle, le moine coréen de Goryeo appelé Damjing (en japonais Doncho) transmet ce savoir-faire au Japon.

Aujourd'hui, il est nécessaire de lever d'emblée une ambiguïté puisqu'il existe des papiers Hanji de qualités très différentes, suivant les usages auxquels ils sont destinés, et ce depuis l'époque Joseon durant laquelle la diversité des papiers s'est considérablement développée. En Corée, on peut considérer la période Goryeo comme celle de l'excellence en termes de qualité papetière et c'est pourquoi nous

proposons la dénomination « papier Goryeo-Hanji », lorsque l'on veut faire référence à un papier Hanji de qualité de conservation. Ce papier coréen Goryeo-Hanji présente des atouts très intéressants pour la restauration des biens culturels : il s'agit notamment de sa pérennité. Elle est liée au respect d'un mode de fabrication particulier, bien illustré durant la conférence du Louvre intitulée « Un papier d'hier pour demain » que l'on peut retrouver sur Youtube (intitulé de la vidéo : « Conférence Internationale du 24/11/2017 organisée par le Musée du Louvre »).

Face au papier Washi, plus connu dans le monde occidental pour des raisons historiques, notamment l'occupation américaine du Japon à la fin de la 2<sup>e</sup> guerre mondiale et les échanges avec la nouvelle discipline qu'était alors la conservation-restauration, le papier coréen Hanji trouve parfaitement sa place comme précieux outil parmi la gamme des papiers orientaux utilisés en restauration d'œuvres d'art. Nous en donnerons ici deux illustrations :



- (1) Bureau de Maximilien après démontage. L'écaille de tortue entourant la serrure centrale a été déposée et seule une moitié de la feuille qui servait d'intermédiaire est restée collée au bois du tiroir.
- (2) Les bandelettes de papier Hanji, à la fois très fines, souples et résistantes vont permettre de recoller l'écaille centrale.
- (3) Le bureau de Maximilien après remontage dans l'atelier du C2RMF (pavillon de Flore, Louvre).

L'une concerne l'utilisation du Hanji qui fut récemment employé pour restaurer une pièce centrale du bureau du prince électeur Maximilien II Emmanuel conservé au département des objets d'Arts du musée du Louvre. Sur ce prestigieux grand bureau à gradins, exécuté pour l'électeur de Bavière à Paris vers 1714, le galbe très marqué du piétement est une des marques de sa grande élégance. Sa marqueterie était très altérée, et le bureau fut entièrement démonté en 2017 pour une restauration fondamentale.

Le support de la serrure du tiroir central, une très grande écaille de tortue, avait été déposée en séparant les deux parties de la feuille de papier qui servait d'intermédiaire entre l'écaille et le bois. Il fallait éviter en remontant la serrure de recoller en plein ce papier, couvert d'écritures manuscrites, qui n'aurait pas résisté à un deuxième décollage lors d'une prochaine intervention. C'est pourquoi la décision fut prise de refixer l'écaille en tension, par les bords uniquement, à l'aide de fines bandes d'un papier le plus discret possible.

Notre choix pour répondre au restaurateur Frédéric Leblanc recherchant un papier offrant dans le temps à la fois une très grande résistance et un très faible grammage, s'est porté tout naturellement sur un papier Hanji, en l'occurrence le papier KG6-1 en provenance de Jeonju (fabriqué par le papetier Gokung).

La deuxième illustration est celle de la restauration des œuvres graphiques qui implique, pour leur conservation et leur consultation, d'être entourées d'un « dépassant ».

Il s'agit d'une marge ajoutée au pourtour de l'œuvre, découpée dans une feuille à l'intérieur de laquelle on ménage une fenêtre, très légèrement supérieure à celle du dessin ou de la gravure. De très minces bandelettes d'un papier très fin rattachent l'œuvre à la fenêtre du dépassant. Le choix du papier pour les bandelettes comme pour le dépassant est d'une très grande importance.

Suite à notre première mission d'étude en Corée du Sud préparée par Min-jung Kim, notre co-organisateur du côté coréen, nous avons collecté un choix de papiers aux caractéristiques connues complétées par des mesures faites au Centre National de Technologie Papetière du Hanji, situé à Jeonju et dirigé par Madame Im Hyeonah. Lors de la campagne de restauration de la célèbre collection Rothschild du département des Arts graphiques du musée du Louvre, l'un des conservateurs-restaurateurs, Sébastien Gillot, a ainsi pu sélectionner pour son intervention de remontage deux papiers Hanji de différents grammage fabriqués tous deux par le papetier Chunho Kim à Mungyeong.

L'excellente stabilité dimensionnelle de ce papier en fonction de l'hygrométrie ambiante favorisera la bonne conservation des œuvres. Par ailleurs, les fines bandelettes, découpées dans une feuille de grammage très faible correspondant à celui employé habituellement pour les bandes de liaison, ont donné entière satisfaction au restaurateur.

Il s'agit d'une opération délicate, où il faut être à la fois rapide et précis. Les bandes encollées avec un adhésif aqueux (sous forme de gel entièrement réversible) doivent être déposées à peine enduites à la jonction des deux feuilles. Le papier Hanji de Mungyeong a présenté une faible réactivité sous l'effet de l'inévitable humidification par le gel, facilitant sensiblement sa mise en place.

Comme la mise en dépassant est une opération incontournable et très fréquente en restauration d'œuvres d'art sur papier, toute amélioration de sa mise en œuvre est grandement appréciable.

Ces deux cas, très différents, illustrent à nos yeux tout le potentiel que recèle le papier coréen traditionnel Hanji pour la conservation et la restauration des œuvres d'art, où il s'inscrit comme un outil partenaire complémentaire parmi les papiers à la forme de la plus haute qualité, qu'ils soient occidentaux ou extrême-orientaux.

Comme ce fut autrefois le cas pour le papier Washi, l'étude scientifique du Hanji et les échanges internationaux entre spécialistes, contribuent à mieux le



- (1) Le dépassant : une feuille où on ménage une fenêtre dans laquelle on enserre le dessin.
- (2) Très bel accord du papier Hanji qui servira de dépassant à l'estampe originale *Mariage de Sainte Catherine* gravée par Jan Christoffel Jegher (Anvers 1618 -1667).
- (3) Très fines bandelettes de Hanji de plus faible grammage.
- (4) Mise en place de la fine bandelette de papier Hanji qui va assurer la liaison entre le dépassant et l'œuvre. La bande encollée se laisse manipuler en toute souplesse avant d'être appliquée.
- (5) Détail de l'angle inférieur gauche : liaison entre le papier d'œuvre et le dépassant. Très bel accord coloré avec la couleur naturelle du papier Hanji.

faire connaître. Nous avons eu déjà de nombreuses demandes de restaurateurs depuis le colloque du Louvre et cela nous motive pour continuer à l'avenir notre collaboration avec la Corée du Sud ; dans l'immédiat, la publication du colloque du Louvre et l'organisation de la prochaine conférence internationale qui aura lieu à Séoul en novembre 2018. La fondation d'une association, « Papier traditionnel pour demain » (미래한지협회 en coréen), ayant pour objectif de promouvoir la continuation de la tradition du papier d'excellence qu'est le Goryeo-Hanji, y sera notamment évoquée.

# Gong Ji-young, une romancière libre

Propos recueillis par Jacques BATILLIOT

Traducteur

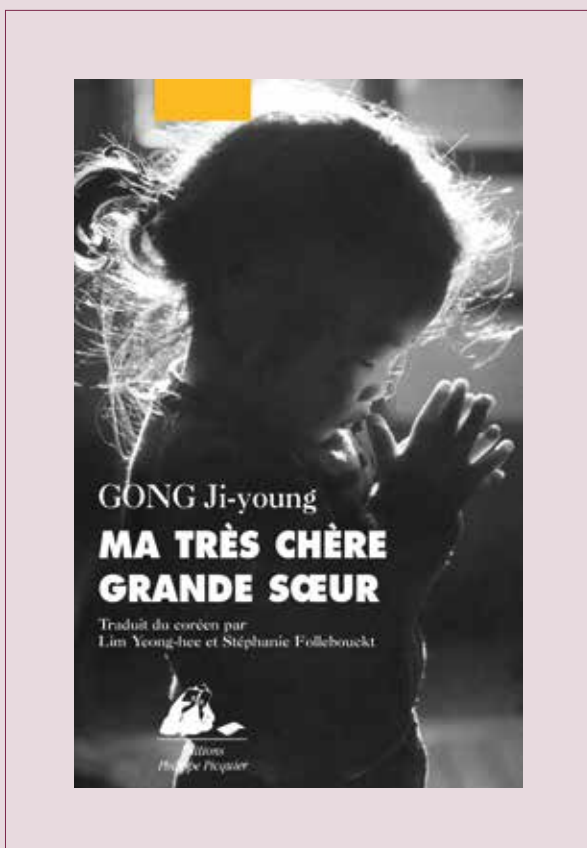


*Il existe en Corée une longue tradition d'écrivains qui, de Ho Kyun au début du XVII<sup>e</sup> siècle avec son Hong Kiltong, à Hwang Sok-yong, par exemple, de nos jours, mettent leur talent au service des déshérités en dénonçant les injustices et les tyrannies. La romancière Gong Ji-young appartient à cette lignée. Née en 1963, c'est dès l'adolescence qu'elle écrit ses premiers récits et poèmes. Cet intérêt pour les lettres se concrétise d'abord par l'obtention d'une licence de littérature à l'université Yonsei en 1985. Par ailleurs, elle participe en ces années 1980 au combat des étudiants pour la démocratie. Cette double influence se concrétisera dans son premier roman, Quand l'aube se lève. La suite de son œuvre continuera à traduire sa volonté de dénoncer les iniquités*

*et de défendre ceux qui en sont les victimes. Elle a reçu en 2011 le prestigieux prix Yi Sang pour sa nouvelle Flânez pieds nus dans les ruelles des mots. Deux de ses ouvrages ont été précédemment traduits en français et publiés aux Editions Philippe Picquier : Nos Jours heureux, qui traite de la peine de mort et de la rédemption, et L'Echelle de Jacob où un moine se remémore les tourments d'une jeunesse qu'il voulait initialement uniquement consacrée à son Dieu. Gong Ji-young est venue en France à l'occasion du festival international du livre Caractères - qui a fêté sa cinquième édition du 18 au 20 mai à Auxerre -, de la publication aux Editions Philippe Picquier de son roman Ma très chère grande sœur et de la conférence qu'elle a tenue au Centre Culturel Coréen le 23 mai 2018.*

**Culture coréenne :** Quelles impressions avez-vous retirées de votre séjour à Auxerre ?

**Gong Ji-young :** C'était formidable ! Quand je vais dans un grand salon du livre comme à Francfort, j'ai l'impression d'être une espèce de champignon mise en vente sur le marché. Mais le concept du festival Caractères est génial : discussions avec des lecteurs autour d'un brunch, rencontre avec des lycéens, etc. L'échange avec les lycéens, qui a duré deux heures, était particulièrement intéressant. Ils avaient lu un de mes livres et étudié la Corée pendant six mois. Je crois que les lecteurs ont un peu découvert ce pays à travers mes livres et les conversations que nous avons eues. J'avais vraiment l'impression de partager quelque chose avec des gens qui aimaient la littérature.



**Une partie de vos textes est autobiographique. Pouvez-vous dire quelques mots sur votre enfance ?**

Lorsque je suis née, la Corée du Sud était le deuxième pays le plus pauvre du monde d'après le classement de l'ONU et aujourd'hui, alors que j'ai plus de cinquante ans, elle est devenue la onzième puissance économique mondiale. Je fais partie de ceux qui ont le plus bénéficié de ce progrès phénoménal. Ma famille appartenait, disons à la classe moyenne supérieure, mais j'ai été rapidement sensibilisée à la question des classes sociales et au problème du fossé qui se creusait de plus en plus entre elles, fossé se traduisant pour moi par l'éloignement de certains de mes amis, de mes proches. Bongsun, l'héroïne de *Ma très chère grande sœur* [1998 ; Philippe Picquier, 2018] est une illustration de cette perte.

**Quel a été le déclic qui vous a amenée à vous intéresser à ces problèmes, en particulier au sort des défavorisés ?**

Gwangju [le massacre de civils perpétré en mai 1980 dans la ville de Gwangju par la junte militaire au pouvoir]... J'étais en deuxième année de fac quand j'ai vu le film tourné par le journaliste allemand Jürgen Hinzpeter qui avait révélé les faits au monde occidental. La cassette était interdite en Corée bien sûr, mais circulait en cachette sur le campus. Je suis sortie dans la rue après la projection. C'était un après-midi radieux et ma vie avait totalement changé. Je pense que cet événement a marqué toute ma génération.

**Il s'agissait donc au départ de préoccupations essentiellement politiques. Comment le glissement du politique au social s'est-il fait pour vous ?**

Pour moi, ce ne sont pas deux choses différentes. Dans une dictature, les plus démunis sont forcément les premières victimes. En tant qu'étudiante, je me suis un temps intéressée au combat pour la démocratie, mais je n'étais pas faite pour ça. Entre parenthèses, on me présente souvent comme un écrivain « engagé ». C'est une étiquette que je refuse... comme toutes les étiquettes d'ailleurs ! C'est sans doute ma religion – je suis catholique depuis mon enfance – qui explique la colère que j'ai toujours ressentie face à la pauvreté et à l'injustice. Quand j'étais adolescente, le dimanche, après la messe, les jeunes étaient chargés de distribuer des dons dans les bidonvilles.

**On vous présente aussi comme une féministe qui continue à lutter pour une parité hommes-femmes dans la société coréenne, au motif que même si cette parité est établie sur le plan de la loi, en pratique, elle n'est pas encore effective. Votre nouvelle *Pars seule comme une corne de rhinocéros* (1993) traite directement de cette question de l'égalité des sexes. Rejetez-vous également cette étiquette-là ?**

Pas vraiment. Les femmes, c'est le sexe faible, elles subissent des injustices. En tant que nantie, je me dis qu'un petit geste de ma part peut améliorer la vie de certaines femmes. Puis, je suis une femme, j'ai aussi vécu certaines situations absurdes, ce qui m'a amenée à une prise de conscience. Toutefois je suis contre l'avortement. C'est difficile de se conformer au moule d'un *-iste*. En même temps, chaque être humain est libre de ses choix.

**Quel est selon vous le rôle de l'écrivain dans la société ?**

Contrairement à ce qui s'est passé au Japon et en Chine, en Corée pendant mille ans ce sont des gens doués pour la poésie et l'écriture, connaisseurs des humanités, qui ont gouverné le pays. Puis dans les temps modernes, en Corée du Sud, pendant les dictatures, beaucoup d'écrivains se sont trouvés en première ligne dans la lutte pour la démocratie. Ils ont risqué leur vie. On peut dire que le statut d'écrivain en Corée est assez politique. Etant née et ayant grandi dans une famille bourgeoise et ayant bénéficié d'une solide éducation, je ressens comme une obligation la nécessité de prendre la parole sur la société. Pas dans mes œuvres littéraires,

mais par exemple sur les réseaux sociaux pour soutenir le mouvement #Me Too ou dénoncer la discrimination que subissent les travailleurs immigrés. C'est important pour moi en tant que romancière et citoyenne. Je suis reconnaissante de ce que ma parole soit plus écoutée grâce à mon statut d'écrivain.

**Votre dernier roman date de 2013. Faut-il considérer cette date comme un tournant dans votre carrière ? Préparez-vous un autre livre ?**

Le prochain sera publié en juin. Le titre en est *Haeri*. C'est une sorte de rapport sur les crimes commis par un couple. L'hypocrisie et le mensonge sont au cœur de la thématique et il est aussi beaucoup question des réseaux sociaux...

**Vous avez publié en 2009 en feuilleton sur le portail Daum *Dogani* [Le Creuset] inspiré d'un fait réel et qui raconte la violence sexuelle qu'ont subie les enfants sourds dans un établissement spécialisé où ils étaient internés. Que vous a inspiré cette expérience éditoriale ?**

On m'avait tout de suite mise à l'aise en disant que sur Internet, il était possible de manquer de temps à autre le rendez-vous quotidien, ce qui n'est pas possible avec un journal papier. Une fois par semaine, j'envoyais des pages à mon éditeur qui procédait au découpage avant de les transmettre au portail. Cela permettait à ce dernier de préparer des illustrations. J'ai aussi été surprise par les réactions des Internautes. Il arrivait qu'ils apprécient des passages que j'avais écrits assez facilement, mais ils reconnaissaient la plupart du temps ceux que j'avais vraiment soignés. Cela me faisait plaisir. Ils trouvaient les choses que j'avais cachées entre deux lignes. Dans l'ensemble, ce fut une expérience plutôt positive.

**À la fin de *Ma très chère grande sœur*, la narratrice devenue adulte voit dans le métro une femme en guenilles et malodorante qui pourrait être Bongsun, leur ancienne bonne, mais elle sort de la rame au lieu de l'aborder. Comment interpréter cette scène ?**

C'est une fin ouverte. Il n'est pas sûr que ce soit Bongsun... C'est peut-être elle, mais c'est surtout une présence qui représente les victimes comme Bongsun. La narratrice pense distinguer des sentiments sur le visage de la femme, mais c'est son imagination. Elle fuit, en effet. Si l'autre avait semblé être dans une meilleure situation, avec de beaux habits, elle l'aurait sans doute approchée pour lui parler... Mais elle préfère s'en aller sans avoir vérifié si c'est celle qu'elle n'a pas vue depuis vingt ans, laissant l'autre, si c'est bien elle, se poser des questions. Même si elle dit le contraire, la narratrice est devenue comme sa mère, une matérialiste qui a profité de sa bonne avant de la rejeter.

**Dans ce roman, on a l'impression que la mère est proche des enfants tout le temps que cette famille est pauvre, mais qu'elle est moins présente quand elle a acquis une certaine aisance.**

C'est un peu une conséquence de l'évolution de la société coréenne. Je voulais décrire la naissance d'une classe moyenne et son évolution avec des gens de plus en plus matérialistes. Une espèce de frénésie qui a fait suite au progrès économique du pays. Ils accordent une importance grandissante à l'argent, pensent pouvoir tout acheter avec et jugent les autres en fonction de leurs richesses.

**La situation décrite dans votre roman, celle d'une jeune fille de basse condition qui entre au service d'une famille pour le meilleur et pour le pire existe-t-elle encore en Corée du Sud ?**

Ce genre de bonne qui vit et travaille dès l'enfance chez une famille aisée n'existe plus, sauf peut-être chez des gens ultra-riches. J'ai écrit une sorte de mémoire sur une catégorie sociale disparue dans le contexte de la crise économique commencée en 1997.

**Y a-t-il des éléments autobiographiques dans ce livre ?**

À 50%. Surtout la situation décrite dans la première partie. J'ai en effet eu ce type de rapport quasi fraternel avec une bonne. La suite est fictive. En écrivant, je me sentais un peu mélancolique. Tantôt je ressentais de la pitié, tantôt je riais. C'était assez complexe, comme quand on se remémore des épisodes du passé.

**On dit de vous que vous que vous êtes un des artisans du renouveau de la littérature coréenne. Quel regard jetez-vous actuellement sur la littérature coréenne d'aujourd'hui ?**

La littérature coréenne est en crise. À part ceux de Han Kang, peu de romans vraiment intéressants ont été publiés ces dernières années. Je suis sans doute un des rares écrivains qui ont eu un certain succès tout en refusant de jouer le jeu imposé par ceux qui détiennent le pouvoir dans le champ littéraire. Je rejette leur système et leur influence. Je fais ce que je veux. C'est en ce sens qu'on peut peut-être dire que j'ai contribué à un renouvellement. Ces gens-là font baisser la qualité de la littérature. Par exemple, la diversité des sources d'inspiration est primordiale. Mais ils demandent des œuvres qui conviennent à leurs goûts ringards et leur donnent des prix. Le pouvoir se transmet à ceux qui répondent favorablement à ce jeu. Or beaucoup d'écrivains y sont contraints pour des raisons financières. Dans mon cas, ce sont les lecteurs qui me soutiennent.

**Il est vrai qu'on ne voit pas votre nom figurer dans un jury de prix.**

On ne fait pas appel à moi et de toute façon je n'accepterais pas. Cela fait trente ans que je suis écrivain. C'est quasiment un miracle d'avoir pu poursuivre mon propre chemin pendant tout ce temps au sein de la littérature coréenne. J'ai eu de la chance.

Mon nom a été inscrit sur une liste noire pendant ces dix dernières années [avant l'élection de l'actuel président Moon Jae-in]. Quand la Corée était invitée dans un salon du livre, on ne m'en informait pas. Quand je publiais un livre, il m'était tacitement interdit de faire une promotion à la télévision. Tout ceci a récemment été révélé.

## LIVRES

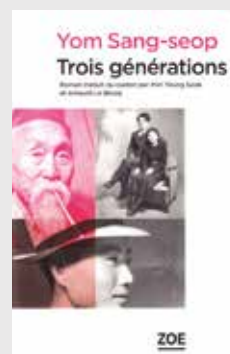


GÉNÉALOGIE DU MAL  
de JEONG You-jeong

Traduit du coréen par  
Choi Kyungran  
et Pierre Bisiou

Yujin, vingt-six ans, se réveille un matin dans l'odeur du sang. Jusqu'à ce jour, c'était un fils modèle qui se pliait à toutes les règles d'une mère abusive et angoissée. Une mère qui gît au pied de l'escalier, la gorge atrocement ouverte d'une oreille à l'autre. Que s'est-il passé la nuit dernière ? Seuls des lambeaux d'étranges images émergent de la conscience de Yujin, et le cri angoissé de sa mère.... Pour trouver la clé qui déverrouille sa mémoire, il va devoir remonter seize ans plus tôt, lorsque tout s'est joué... Ce thriller déroutant et obsédant, d'une exceptionnelle acuité psychologique, suit à un rythme haletant la radicale transformation d'un jeune homme ordinaire en un dangereux prédateur.

Éditions Philippe Picquier



TROIS GÉNÉRATIONS  
de YOM Sang-seop

Traduit du coréen par  
Kim Young Sook  
et Arnauld Le Brusq

Dans la famille Jo, trois générations se côtoient : le grand-père, patriarche enrichi, conservateur et autoritaire, le père, homme moderne mais faible qui a embrassé le christianisme en même temps que la boisson et les femmes, et le fils, Deok-ki, étudiant déjà marié et père de famille, qui sympathise avec les marxistes. Nous sommes à la fin des années 1920, dans une Corée sous domination nipponne. Ces trois hommes et leurs proches se heurtent et se querellent. Lorsque la santé du grand-père se détériore, les intrigues d'alcôve se déchainent. Qui sera l'héritier ? Ce récit, paru en 1931, est un grand classique de la littérature coréenne...

Auteur de récits et romans, Yom Sang-Seop (1897-1963) est le pionnier du réalisme et du naturalisme coréen. Son œuvre est couronnée de nombreux prix littéraires.

Éditions ZOE



« POÈME »  
Avec François CHENG  
et BANG Hai Ja

Il s'agit là du 1<sup>er</sup> livre d'artiste réalisé par Bang Hai Ja édité par les Éditions d'art de la galerie du Bourdaric. En réunissant ainsi François Cheng et Bang Hai Ja autour d'un poème choisi par l'artiste, l'éditeur a souhaité synthétiser de la plus belle des manières cette rencontre d'âmes exceptionnelle. L'intervention directe de l'artiste dans le livre, dont chaque exemplaire comporte deux œuvres originales réalisées sur papier coréen, rend chaque exemplaire unique ; tous sont numérotés (de 1 à 30) et accompagnés des signatures de l'artiste et du poète.

Cet ouvrage, associant un grand écrivain francophone et une artiste coréenne de haute volée, constitue le 23<sup>e</sup> volume de la collection « D'un jardin à l'autre » des Éditions du Bourdaric installées à Vallon Pont d'Arc en Ardèche. À découvrir !

Éditions du Bourdaric



COMPRENDRE LES CORÉENS  
de Jean-Yves RUAUX

Comprendre la Corée ? C'est s'attaquer à un puzzle aux pièces vagabondes : Sud, Nord, 38<sup>e</sup> parallèle, Pyongyang, Séoul, zone démilitarisée, Kim Il-sung, Park Chung-hee, bouddhisme, pentecôtisme, catholicisme rebelle... Le pays a été amputé, unifié puis redécoupé par les invasions. Comprendre les Coréens, c'est essayer de savoir pourquoi la dynastie des Kim du Nord revendique l'héritage magique de Tangun. Comprendre les Coréens, c'est détailler les composantes de leur mélancolie créative, de leur nationalisme voyageur. C'est appréhender leur appétit vorace pour les religions. C'est observer un pays extravagant qui préfère les chamanes aux analystes pour accompagner sa prodigieuse fuite dans la modernité. Avec un maître-mot : *Ppalli, ppalli*. Vite, vite !

Éditions Riveneuve



LE VER À SOIE MARQUÉ  
D'UN POINT NOIR  
de RA Hee-duk

Traduit du coréen par  
Kim Hyun-ja

Les poèmes de Ra Hee-duk (lauréate, en Corée du Sud, de nombreux prix dont les prestigieux prix Hyeonae munhak et So-wol) invitent le lecteur à saisir l'étrangeté du quotidien, à faire un pas de côté. Dans *Le ver à soie marqué d'un point noir*, un arbre avale un oiseau, un serpent pleure, un passant revêt un habit de cendres blanches... La puissance de cette poésie tient dans cette reconnaissance incertaine du monde, dans ce vacillement des impressions. À cette singularité se mêle une réflexion sur l'intime, sur ces « affects fugaces que le sujet perçoit comme des moments de vertige »...

Un recueil de poèmes d'une étrange beauté, à découvrir.

Éditions Cheyne



DICTIONNAIRE INSOLITE  
DE LA CORÉE DU SUD  
de Cédric DU BOISBAUDRY

La Corée du Sud déconcerte assurément. Dans ce pays à la croissance exponentielle, tout va vite, dans un tourbillon de lumières et de bruits. On en connaît la K-pop, qui déferle sur la jeune génération. Mais sait-on que, lors des épreuves orales du baccalauréat, les avions ont interdiction de voler, que l'on peut traverser une ville de long en large sans perdre de vue une église et qu'au Pays du Matin clair les ventilateurs sont associés à un danger de mort ? Ici, la division du pays semble n'être qu'un lointain souvenir, que seules les bases américaines et la DMZ rappellent. Conjugant de manière étonnante modernité et tradition, la Corée du Sud ne peut être... qu'insolite.

Éditions Cosmopole

N° 96

PRINTEMPS / ÉTÉ 2018

# CULTURE CORÉENNE



한국문화원

Centre Culturel Coréen